

RESTIF DE LA BRETONNE



*Lettre d'un
singe
aux êtres
de son
espèce*





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Restif de la Bretonne

Lettre d'un singe
aux êtres
de son espèce



© Arbre d'Or, Genève, avril 2005

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

AVIS DE L'ÉDITEUR

Honorable lecteur: Je vous fais part de cette étrange Lettre, écrite par un Singe-Babouin. Mais que cette assertion ne révolte pas votre raison, et ne vous fasse point secouer la tête avec mépris! Lisez auparavant cette Introduction, que j'ai crue nécessaire.

On sait qu'il se trouve en Guinée, et même en Asie, des Singes capables de faire violence aux femmes, et les exemples sont fréquents dans l'Afrique intérieure. Toutes les espèces de Singes nommées dans cette *Lettre*, ne nous sont pas connues parfaitement; il en est de fort grands, et de très forts. Ils ont leur vigueur native, que le repos et les nourritures cuites ont ôtée aux hommes. A grosseur égale, ils sont beaucoup plus forts que nous: c'est pourquoi la résistance est impossible aux Nègresses qu'ils surprennent dans la solitude.

Le Singe dont il est ici question est un métis, qui doit le jour à une femme de Malacca et à un Babouin. Cette femme étant accouchée d'un Singe-homme, le monstre lui fit horreur: on allait le noyer, quand un Européen-français-hollandisé, nommé Jacques Adine, qui commerçait dans la presque-île de Singapour où il était venu de la Chine, pria qu'on le lui donnât.

On eut beaucoup de peine à lui accorder sa demande; mais enfin on se laissa gagner par quelques florins, et le marchand emporta le Métis, lors de son retour.

Arrivé à la Chine, il l'éleva soigneusement, et le nomma *César*. L'élève grandit, et fut cédé à l'Australien, dans un voyage qu'Adine fit au Cap de Bonne Espérance, avec son jeune singe-homme.

L'Australien me le donna, comme un gage de son amitié. Je l'acceptais, charmé de pouvoir offrir ce présent à une Dame respectable, qui l'aime fort, et qui s'est pluë à compléter son éducation.

Lorsque César-singe a été instruit, il s'est imaginé que ses *à-peu-près* seraient capables d'acquérir les mêmes idées: il se proposa donc, non de leur envoyer sa Lettre, qu'ils n'auraient pas lue, mais d'en débiter le contenu à ceux qu'il aurait occasion de joindre. Nous devons cette Pièce curieuse à l'erreur où il était, qu'il pourrait se faire entendre des autres Singes.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Dans les *Notes* indiquées par les renvois du texte, vous trouverez les éclaircissements les plus détaillés sur les différentes sortes de singes : Je me propose par là, d'être doublement utile, en faisant connaître une espèce d'êtres aussi voisine de la nôtre que celle du Singe, et en présentant les vérités fortes contenues dans une pièce absolument originale par la nature de son auteur.

Voilà ce que j'avais à dire, honorable lecteur, avant de mettre sous vos yeux la *Lettre* extraordinaire que vous allez lire.



Sujet de l'estampe

César de Malacca, Singe-Babouin métis de la grande espèce, ayant un habit, point de culottes et très peu d'un poil blanc et cotonné. Il est assis devant une table, où il écrit sa *Lettre*. Sa plume est dans sa bouche, une de ses mains sur son front: il paraît dans une méditation profonde.

On voit sur la table une feuille à moitié remplie. A la fenêtre un perroquet qui le regarde et lui parle. A ses pieds un chien qui l'aboie, et sous la chaise un chat, qui avec une patte, tâche de jouer avec ce qu'il peut attraper. Les tableaux qui garnissent le fond représentent les principaux Singes.

Inscription: «César écrivant aux autres Singes».

LETTRE D'UN SINGE (1)
AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

César de Malacca (2), entre la Chine et la Côte de Coromandel : de présent à Paris, grande ville d'Europe, capitale du Peuple français, dans une maison qui donne sur le Palais-Royal :

A ses frères les Babouins (3), et encore aux indomptables Pongos (4), Enjokos (5), Mandrills (6), Marmots (7), Anthropomorphes (8), Barris (9), Becs-de-lièvres (10), Cynocéphales (11), Mamonets (12), Léocéphales (13), Sagouins et Sapajous (14), Tête-de-morts (15), Garibas (16), Catuïas (17), Makaquos (18), Exquimas (19), Bugès (20), Singes-Elaurans et Non-Elaurans (21), Papios (22), Rieurs (23), Vulpocéphales (24) ; et généralement à tous les singes sans queue ou Cercopithèques, qui ont le malheur de vouloir imiter l'homme, et auxquels il donne le nom de Singes ou d'Imitateurs, soit libres dans les forêts de notre pays natal, ou réduits chez les hommes dans un triple esclavage : Salut, joie, bonne nourriture, repos, liberté.

Vous saurez, chers frères, qu'un célèbre voyageur des Terres australes, en passant par le détroit de Singapour, me reçut en retour de quelques présents faits à mon premier maître : cet Australien m'a cédé à Salocin-émdé-fiter ; lequel m'apprit à parler et même à écrire, avant de me donner à la plus respectable des femmes qui eut la bonté de me regarder comme un présent digne d'elle.

Cette généreuse et digne maîtresse, est la Essetmoc-ed-E***¹, et j'en ai tout d'un coup été si tendrement aimé qu'elle a mis tous ses soins à perfectionner mon éducation ; elle n'a eu de repos, qu'après qu'elle m'a eu communiqué une partie de ses lumières.

Je ne vous détaillerai pas les moyens qu'on a employé, ils passeraient votre conception, puisque cela est encore un peu au-dessus de la mienne ; tout ce que je puis vous écrire, c'est qu'on s'est d'abord proportionné à moi

¹ Comtesse de E*** (NDE).

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

de toutes les manières et qu'on a conduit mon intelligence insensiblement, et de degré en degré, jusqu'au point le plus bas de l'intelligence humaine.

Dès que j'ai eu saisi le fil des idées, mes progrès ont été plus rapides. Il m'a semblé que tout changeait de nature pour moi. Je ressemblais à un animal qui s'éveille, car l'éveil de l'entendement, qui s'est fait en moi, ressemble beaucoup à celui des sens.

Enfin, j'ai vu et j'ai senti à la manière des Hommes, auxquels je ressemblais beaucoup, ayant eu le bonheur d'avoir une femme pour mère. J'ai appris à lire, ensuite à écrire : c'est ce qui fait que je vous écris, me proposant de rassembler ainsi mes idées, non pour vous les faire lire, puisque vous ne le pourriez pas, mais pour les avoir toujours présentes et les communiquer à ceux d'entre vous que je pourrai joindre et instruire dans la suite.

J'ai même commencé à vouloir former le chat et le chien de la maison, mais comme il faut redescendre à leur degré d'intelligence, je n'ai encore pu m'y proportionner, parce qu'il faut beaucoup d'esprit pour oublier que l'on en a.

Après ce court préliminaire, que je fais moins pour vous que pour les hommes qui pourraient lire cet écrit, j'entre en matière.

Cette *Lettre*, chers frères, est une *Lettre de consolation* : s'il était possible que vous l'entendissiez une fois seulement pour conserver une connaissance confuse de ce qu'elle contient, cela suffirait pour votre bonheur.

L'ignorance est certainement une imperfection ; elle est dangereuse, mais la science a des inconvénients qui m'effraient. Je vais en exposer quelques-uns.

Le plus ancien et le plus sacré des Livres des hommes chez lesquels je vis, enseigne qu'il y avait un arbre de la science du bien et du mal dont l'homme ne devait pas manger pour être exempt des peines de la vie et demeurer éternel. Je ne crois pas qu'on puisse rien dire de plus instructif, et ce qui me surprend, c'est que l'homme-Rousseau (que je vous ferai connaître un jour si je puis) n'ait pas profité de cette autorité pour appuyer son système par lequel il préférerait notre état au sien. En effet, ignorer les peines d'esprit, que je commence à connaître, c'est ne les pas sentir, ou ne les sentir qu'à l'instant où elles arrivent. Ignorer la mort, comme je l'ignorais naguère, et comme vous l'ignorez encore, ne voir que l'instant, ne sentir que lui, c'est être immortel.

Le livre sacré des hommes français, a donc dit là une belle vérité ! Et (ce qui est impossible) si j'avais pu la connaître avant d'avoir de la connais-

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

sance, je me serais refusé, je crois, aux instructions de l'homme Salocin-
emdé-fiter² et à celles de ma bonne Maîtresse.

Au contraire, avec la science que de peines ! Que de cruels instants ! Plus on a de science, plus on connaît de dangers, plus on est malheureux. On les évite, à la vérité, mais on les ressent mille fois sans qu'ils arrivent. Aux moindres symptômes d'une maladie, les hommes en pressentent les suites cruelles et la mort qui peut en être le terme. S'ils ne les connaissent pas, ils ont des gens, nommés Médecins, qui viennent les en instruire et qui, pour se faire valoir, grossissent le danger de leur mieux, de manière que le malheureux *connaissant* est plus malade de la peur que de son indisposition.

Les hommes savent qu'ils mourront. Cette connaissance, que tout leur rappelle, empoisonne à chaque moment leurs plaisirs. Il est vrai qu'ils s'étourdissent là-dessus. Mais qu'est-ce que s'étourdir ? Sinon se remettre, autant qu'il est en soi, dans l'état d'ignorance dont on est malheureusement sorti !

Ce n'est pas encore assez de la crainte naturelle de la mort. Les hommes policés ont cherché à la rendre affreuse. On frissonne lorsqu'on est pénétré de leurs opinions religieuses, et qu'on songe à la mort. La raison de cette conduite, c'est que les hommes, en s'éclairant, en connaissant beaucoup, sont devenus fins et subtils, et que cette finesse et cette subtilité, plus grande dans certains individus, pouvait devenir dangereuse pour le général. On a cherché à lier les esprits par ce qu'ils nomment la Religion. Ma Maîtresse m'a dit que je n'en avais que faire parce que je n'avais pas d'âme, que je n'étais qu'un animal, et que par conséquent, je n'avais ni bien ni mal à espérer dans une autre vie. Ainsi, je suis peu versé dans leur science religieuse. Tout ce que j'en sais, mes frères, c'est que l'âme de l'homme est immortelle et que les humains ont porté leur science au point que, non seulement ils souffrent de la crainte des maux communs à tous les êtres vivants, mais encore et infiniment plus de celle que leur causent les maux particuliers qui les attendent après la mort s'ils sont méchants.

Je vous laisse à penser si de pareils êtres sont fort tranquilles ! Aussi les voit-on rongés de chagrins, dévorés de peines et souvent tomber dans le désespoir.

Il vous est impossible de comprendre ce que c'est que le désespoir, et moi-même, tout éclairé que je suis, je n'en aurais aucune idée si je n'avais

² Rétif-Edmé-Nicolas (NDE).

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

été menacé l'un de ces jours par l'héritier de ma bonne Maîtresse, à l'occasion d'une porcelaine cassée, d'être enchaîné à une croisée pour le reste de mes jours, lorsqu'elle sera morte. Il s'est fait en moi un mélange de douleur, d'indignation, de colère, d'impatience, d'abandon de moi-même, de dégoût de la vie, par la seule prévision de ce cruel sort, que je crois que c'est à peu près là ce que les hommes nomment *désespoir*.

Ils ont ensuite mille autres peines journalières; leur connaissance fait qu'ils sentent autant au dehors d'eux-mêmes qu'au dedans. Tous les affecte, mais le plus cruel de leurs tourments, c'est la jalousie du bonheur des autres, l'envie de dominer, de s'élever, le chagrin d'être soumis, commandés, opprimés, matés. Quelques-unes de ces peines vont jusqu'à la rage, et cependant, leur grande connaissance, qui leur fait prévoir les maux d'infiniment loin, fait aussi qu'ils se condamnent au supplice affreux de se contraindre, de paraître rire devant leurs oppresseurs et leurs bourreaux.

Quelle différence de notre état naturel au leur? Et que l'homme-Rousseau avait raison! Ah! Mes frères! Que ne pouvez-vous sentir votre bonheur! Je ne demanderais pour vous que ce degré de connaissance, il suffirait seul pour mettre votre félicité infiniment au-dessus de celle de l'homme, au lieu que si vous aviez la connaissance, comme je l'ai, sans augmenter de pouvoir, votre malheur en deviendrait inconcevablement plus grand.

En effet, mes chers confrères, les hommes disposent à leur gré de notre existence, soit par art, soit par force, ils dominent sur toute l'Animalité. Au moyen de leur langage, ils se communiquent les idées les plus abstraites, les plus compliquées. Ils se réunissent sans s'aimer. Mais par le motif qu'ils nomment raison, ils s'entraident, ils font plus, leur raison les détermine quelquefois à employer leurs forces pour leurs oppresseurs, et tout cela est le fruit d'une combinaison d'idées, qui est encore un dédale pour moi-même, mais qui cependant est raisonnable dans leurs vues.

Par là, l'homme tient le sceptre et le tiendra toujours. Il est capable de conduire et d'ourdir contre nous et contre tous les autres animaux, des trames qu'il ne nous est pas possible découvrir ni d'éviter, puisque avec la même raison, les mêmes moyens, d'autres hommes sont dupes de finesses conçues, méditées au loin et exécutées avec un art que les Dieux seuls (espèces d'êtres invisibles et tout-puissants dont j'entends parler ici) pourraient rendre nulles en découvrant tout l'admirable mécanisme que l'homme a su y mettre.

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

Si donc vous aviez tous sa connaissance, avec votre impuissance actuelle, quelle douleur, quel désespoir de voir un autre être vous faire servir à ses plaisirs, à sa nourriture ! Vous regarder comme un fruit, comme une plante et se jouer de votre vie !

De quelle horreur ne serait pas pénétré le bœuf lorsqu'il entrerait dans une tuerie ! Quel désespoir pour tous les individus de la même espèce qui bondissent aujourd'hui dans les prairies, s'ils savaient que le couteau et l'assommoir les attendent chaque jour ! Ils sécheraient de douleur et l'espèce périrait. Quels gémissements ne pousserait pas le malheureux mouton en paissant le serpolet sur les montagnes ou l'herbe tendre des vallées, s'il pouvait prévoir que le boucher doit lui passer dans le col un fer meurtrier ! Et nous-mêmes, combien ne serions-nous pas humiliés et peïnés de la haine que nous porte l'homme noir d'Afrique, du mal qu'il cherche à nous faire ? Des pièges qu'il nous tend ?

Au contraire, les maux arrivant aux animaux dans leur état d'ignorance, ils ne sont pour eux qu'un instant. Ils sentent le coup, mais non l'attente du coup, plus cruelle que lui, mais non l'humiliation, le dépit, la honte, la haine. La seule passion douloureuse qui les agite quelquefois est une peur vague : aucun de leurs ancêtres n'a pu leur communiquer les fatales lumières de l'expérience. Ils verraient eux-mêmes la mort, qu'ils ignoreraient, pour la plupart, ce qu'elle est et qu'ils s'en approcheraient sans la connaître et sans la craindre.

Vous n'en êtes pas réduits à ce degré d'ignorance, chers frères, vous sentez et vous prévoyez le danger, mais êtes-vous beaucoup plus heureux ?

Mais tout ceci est trop vague : je veux vous peindre une partie des maux auxquels notre Tyran est en proie. Je veux vous apprendre des choses qui vous étonneront, si jamais je puis vous les faire comprendre. En vous consolant, je me consolerais moi-même. Car depuis que je suis éclairé, j'ai grand besoin de consolation !

L'homme se fait plus de mal à lui-même qu'il n'en fait à toutes les espèces d'animaux réunies. Comme sa sensibilité est extrême, qu'elle s'étend à mille choses hors de lui, il s'en sert pour tourmenter ses semblables et les faire souffrir. Il semble qu'il y trouve du soulagement à ce qu'il souffre lui-même et une distraction nécessaire³.

³ Belle vérité ! C'est pourquoi les tyrans et les méchants hommes font tant de mal lorsqu'ils en ont le pouvoir (NDA).

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

L'homme-Rousseau (dont ma Maîtresse me fait lire les Ouvrages) dit que l'homme est bon et que les hommes sont méchants! En vérité, il radowait! Rien de plus méchant que les petits hommes ou les enfants. Ils sont cruels, ils déchirent impitoyablement un être vivant, le piquent, lui crèvent les yeux, rient de ses cris, de ses gémissements, etc.

Ce n'est que lorsque la raison et l'expérience les ont éclairés qu'ils cèdent volontiers au sentiment de compassion. Encore le repèrent-ils quand ils sont devenus tout à fait vieillards.

Les hommes se font entre eux des piqûres d'une autre espèce et plus cruelles, mais que vous ne sentirez pas vous autres, fussiez-vous *Orangs-outangs*: ce sont des blessures d'esprit, au moyen de la raillerie, de l'ironie, du persiflage. Ces blessures spirituelles font un mal horrible, à ce qu'il me paraît, à l'air de ceux qui les endurent et à la fureur que je leur ai quelquefois vu exhaler en particulier. Mais ce n'est encore rien que cela.

Les hommes se servent de leur raison pour imaginer tout ce qui est plus propre à les rendre malheureux. D'abord, on dirait qu'ils ont établi qu'ils ne seraient pas égaux. Qu'il y aurait dans la même espèce des *Possédant-tout* et des *N'ayant-rien*. Ensuite, ils ont imaginé des lois, des règles, auxquelles ils se sont assujettis, dont quelques-unes me paraissent le comble de la folie ou de l'inconséquence.

Ce n'a pas encore été assez que ces lois qui ont du moins des raisons plausibles à l'égard des hommes. Ils se sont assujettis à mille ridicules préjugés qui les tourmentent dans leurs moindres actions et leur font à chaque pas éprouver la gêne, s'ils les observent, ou un sentiment pénible, qu'on appelle *honte*, s'ils les négligent.

Enfin, pour comble de perversité, ils ont été jusqu'à blasphémer la Nature en posant pour principe que les actes les plus naturels sont quelquefois des crimes et que les actions les plus atroces sont bien souvent légitimes. Je vais, chers frères, reprendre chacun de ces points en particulier, les détailler et les prouver.

D'abord, comme je le disais, ils ont établi des différences entre eux. Sur quoi fondées? Ils ne le savent pas. Mais ce qui met le comble à l'absurdité de leur conduite, c'est que leur Religion leur enseigne que tous les hommes sont frères, qu'ils sortent du même homme et pour ne laisser aucun prétexte à l'inégalité, elle les a encore fraternisés d'une autre manière en les réunissant comme dans une même famille, en leur commandant la douceur, l'amitié réciproque, le partage des biens; en défendant à qui que

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

ce soit d'entre eux de se mettre au-dessus des autres. Elle interdit, par un article exprès, aux inférieurs en force, en dignité, d'appeler personne leur Maître, leur Seigneur ou leur Père.

Ils croient cette Religion divine. Ils prétendent que le Législateur était Dieu lui-même (et je le crois à ses belles maximes). Cependant, ils s'en rient, ils s'en moquent. Infortunés, ils ne sentent pas que ces maximes sages étaient propres à faire le bonheur général, c'est-à-dire, leur bonheur à eux-mêmes! Ô mes frères, qu'est-ce donc que cette raison dont je n'ai qu'une faible idée et que l'homme possède à un degré infiniment supérieur, si elle ne lui sert de rien pour la félicité! Quoi! Il est en quelque sorte forcé, par sa loi la plus sainte, d'être heureux, vertueux, et il ne le veut pas!... Ah! Consolez-vous d'être brutes!... Mes chers frères, je ne suis qu'un Singe, éduqué assez superficiellement par une bonne femme, mais je sens qu'il faut être fou pour ne pas suivre une Religion, que les hommes et les animaux embrasseraient en foule, si elle leur était parfaitement connue. Car c'est celle de la nature. C'est celle qui remet tous les hommes à leur place, les rend bons entre eux et même envers les animaux. Comment ceux qui la professent osent-ils parler contre leurs ennemis? Ces ennemis ne sont-ils pas leurs frères, des hommes comme eux, des enfants d'un même père? Oui, la religion de Jésus est si naturelle que tout être vivant qui écouterait la voix de son propre cœur ne pourra en imaginer d'autre...

Ainsi, mes chers frères, les hommes que je vois, qui passent pour les plus policés des hommes, en dépit de la nature, en dépit de leur religion, de leur saine raison, ont consacré la barbarie, la monstrueuse différence du frère entre le frère.

Autre chose est l'inégalité, autre chose est la subordination: la subordination est bonne, utile, naturelle. Sans elle, aucune Société ne peut exister, ni parmi les hommes, ni même parmi les animaux. Aussi, la trouve-t-on chez nous, qui posons des sentinelles et qui les punissons lorsqu'elles n'ont pas été exactes? Aussi la subordination existe-t-elle chez les Castors.

Ce qui établit d'abord l'inégalité, c'est la richesse. Vous ne pouvez avoir d'idées sur ce mot-là. C'est d'avoir plus de moyens de subsistance qu'un autre individu. Cela est venu d'une certaine avidité, vice de l'âme, d'une certaine disposition craintive de manquer, plutôt que d'une vraie capacité. Car les hommes les plus spirituels et les plus capables, ne sont pas ceux qui s'enrichissent. Au contraire, ils paraissent le dédaigner. La prééminence que donnent les richesses est abhorrée par la Nature, condamnée à

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

d'éternels supplices par la Religion, qui vient à l'appui de la Nature. Vous souririez de mépris, ou vous frémiriez d'indignation, si vous entendiez, comme moi, les raisons que donnent des hommes pour appuyer la nécessité de l'inégalité entre les hommes.

D'abord, vous entendriez les riches applaudir à ce bel ordre, par lequel tous les ouvrages se font, même les plus vils, sans que personne se plaigne, etc. Mais tout se fait chez les Castors qui sont égaux? Chez nous, qui punissons à la vérité les sentinelles inattentives, mais qui le sommes chacun à notre tour! Goûtez de l'égalité, malheureux humains, et vous verrez combien les travaux seront doux! Tout sera plaisir. Au lieu que vos travaux sont aujourd'hui des peines accablantes, que tous vos plaisirs sont empoisonnés! Malheureux humains? Que de peines vous vous donnez pour vivre misérables! Tu dis, ridicule petit Maître, tu dis, qui ferait tel ou tel ouvrage dégoûtant? Eh, d'où vient qu'aujourd'hui ne sera-ce pas toi? Ce sera moi, demain...

Ne vois-tu pas deux espèces de gens, les intendants et les procureurs? Les uns te volent, les autres décrètent tes terres et se les font adjuger. Ils deviendront seigneur un jour, et peut-être toi-même, sûrement tes petits-fils, vous serez les hommes vils chargés des fonctions basses qui, partagées entre les égaux, cesseraient de l'être.

Oh! Mes frères! Que ne pouvez-vous être instruits comme moi! En vérité, il n'y aurait pas de Singes, ni de cheval, ni d'âne, qui ne donnât des ruades à l'homme, au lieu de le servir. Le taureau le poursuivrait. L'éléphant l'écraserait contre terre. Le lion quitterait les forêts pour venir l'assaillir dans les villes. Toute l'Animalité s'élèverait contre cet être fou, insensé, absurde, apostat de la Nature et de sa propre raison, qui se rend misérable!

Qui ne serait en effet révolté, de voir un homme, qui traite un autre homme pis que nous! C'est son frère, cependant, il le traite comme s'il était son Dieu et que la Nature lui eût donné la propriété sur lui. Et l'autre (inconcevable contrariété)! L'autre, qui est ce même animal si hautain, si fier, se courbe sous le joug, non de la raison, mais du vice!... Oui, l'obéissance est bonne, mais quand elle est pour le Chef, ou Roi, le Magistrat, le Père, la Mère, ou le Vieillard. Elle est nécessaire au bon ordre, au bien-être. Mais les lâches que je vois chaque jour qui servent les vices de leurs pareils, qui les secondent dans leurs criminelles fantaisies, je les trouve intolérables!

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

L'homme, mes frères, l'homme qui nous domine tous, est un ridicule animal! Nous avons un bien indigne Maître! On en voit qui se gorgent et qui, pis que les loups qu'ils méprisent et qu'ils tuent, ne daigneraient pas de donner de leur superflu à leur frère qui n'a rien et qui, le désespoir dans les yeux, la pâleur de la faim sur le visage, le gémissement au fond du cœur, leur tend humblement la main.

J'ai été touché, moins des scènes que j'ai vues. J'ai donné du pain que je voyais de trop dans la maison à quelques-uns de ces malheureux. Mais savez-vous ce qui est arrivé? Moi, que ma Maîtresse ne gronde jamais, pas même pour une belle porcelaine ou une glace brisées (ce qui vaut au moins mille pains) j'ai été corrigé de sa propre main, pour avoir jeté deux fois par la fenêtre de la nourriture à un pauvre frère de cette bonne femme!

Cet être superbe, qui ne se soumet pas aux lois de la Nature, qui méprise celles de sa Religion, lorsqu'elles sont conformes aux premières, cet être, bons frères, a voulu se faire à lui-même des lois pour consacrer sa folie, son absurdité, sa turpitude, et ces lois ne sont pas, comme celles de la Nature et de la Religion, abandonnées au caprice, à la conscience, à la bonne volonté des particuliers. Elles sont d'obligation. Elles ont des inspecteurs, des surveillants. Et tout bête que je suis, je sens bien qu'il a fallu ce moyen pour y assujettir les hommes. Eh! Comment les observeraient-ils, si on leur laissait le pouvoir de les violer, elle contrariaient la Nature et la religion!

C'est encore ici une de ces inconcevabilités que j'ai trouvées chez les hommes: ils ont des lois qui se contrarient! Leur religion, toute douceur, toute confraternité, leur défend les procès, les possessions exclusives. Elle interdit surtout à ses ministres toute puissance, tout intérêt temporel. Elle ordonne le pardon des injures, défend la vengeance, prescrit même d'aimer ses ennemis. C'est en cela qu'elle fait consister le véritable héroïsme de l'homme en société. Les lois, au contraire, autorisent les procès. Elles consacrent la possession exclusive. Les hommes sont par elle autorisés à plaider, non seulement pour des biens qu'il leur est défendu d'aimer, mais pour une chose inconcevable, le point d'honneur! *Priez pour ceux qui vous calomnient*, dit la religion; *poursuis-les sans miséricorde*, dit la loi. *Si on vous donne un soufflet, présentez l'autre joue*, dit la religion; *attaque-le et fais-lui au centuple du mal qu'il t'a voulu faire*, dit la loi. C'est une véritable apostasie, ou je ne m'y connais pas encore. Car c'est contrarier le divin législateur, qui a dit de souffrir les injures et de prier pour ceux qui les préféraient. Je tombe

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

de mon haut, en entendant tous les jours dire que les hommes chrétiens plaident et qu'ils perdent leur cause!

Certainement ces gens-là se croient plus sages que Dieu. Certainement, ils se moquent de lui, ou ce sont des fous, des insensés, au-delà de toute imagination. La vengeance étant consacrée, on l'exerce avec acharnement pour des misères, des bagatelles. Eh! Quoi! Les hommes ne voient pas que celui qu'ils flagellent si rigoureusement est leur frère? leur égal? Le sentiment de la compassion, ce doux sentiment que la Nature a donné à tous les êtres vivants, pour leur semblable afin qu'ils s'entraident, qu'ils s'entresupportent, qu'ils s'adoucissent les peines de la vie. Ce sentiment qu'ils devraient fortifier au lieu de le détruire, ils l'éteignent, ils l'effacent par l'abomination, l'inférieur plaisir de la vengeance!... Oui, la compassion commence d'entrer dans mon cœur pour ces infortunés! Les singes, même esclaves, sont moins à plaindre que leurs Maîtres!...

Je me répète un peu: c'est que les hommes m'étonnent à chaque pas lorsque je considère leurs lois et leurs usages. Ils n'ont su rien accorder. Leurs lois contrarient la Religion, leurs plaisirs la contrarient de même. Dans ce conflit, je crois que c'est la Religion qui a toujours raison. Ils ont des spectacles: j'y ai été. Certainement c'est une école de vice. Non pour nous, non pour des êtres autres que les hommes, mais pour l'inconcevable animal-humain, c'est une école de vice. C'est une lice où toutes les passions s'évertuent. Savez-vous ce qu'ils voient aux meilleures pièces? Les actrices (les hommes), le désir de les entretenir, de vivre avec elles d'une manière très opposée à la nature. Les acteurs (les femmes), avec des vues de dérèglement et de libertinage dont les animaux n'ont pas idée. Et quand la Religion leur crie: n'allez pas là, mes enfants! Il y a du péril! La Loi, elle, se tient à la porte du spectacle et elle dit en souriant comme une courtisane: venez, venez rire, mes enfants. Laissez dire la Religion. C'est une vieille de mauvaise humeur. Et les jeunes gens l'écoutent et ils entrent.

Mais si le lendemain, de jeunes insensés s'avisent d'insulter la vieille, de lui cracher au visage, ou de lui déchirer son voile, alors la Loi vient à son secours. Elle les châtie avec une cruauté digne de toute l'atrocité humaine au lieu de les reprendre, elle leur perce la langue et les fait brûler à petit feu. Ô barbares humains, ne voyez-vous donc pas que c'est le mépris que la loi marqua hier soir pour les sages leçons de la Vieille, qui a occasionné l'insulte que de jeunes fous lui ont faite ce matin! Vous avez cru venger la Religion en demandant la punition horrible, mais la Religion, indignée, re-

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

pousse cet abominable sacrifice que des têtes détraquées comme L***, ou de fourbes comme F*** peuvent seuls préconiser. Je ne connais personne parmi nous qui pût les goûter, que les indomptables Pongos, qui ont toute l'atrocité de l'homme, sans en avoir la souplesse.

Que je plains les hommes ! Ils ont des lois qui mettent à mort leurs frères, manquant de tout, s'il prend chez celui qui a trop, pour se conserver la vie. Ils peuvent avoir raison, mais ils s'appuient sur de pitoyables motifs, et s'ils leur paraissent bons, c'est par une fuite nécessaire de leur manière de voir et de sentir, absolument hors de la nature !

En effet, avec un peu de sens, ne serait-il pas plus court, pour le bonheur général, qu'il n'y eut pas de pauvres ?... Si vous voyiez, chers frères, ce que la richesse coûte au genre humain de peines d'esprit et de corps, de cruautés, de sang, vous en seriez épouvantés ! Ils se tuent de travail. Les inquiétudes les rongent et les dévorent. Ils plaident et perdent chacun en plaidant plus qu'ils ne se disputent. Enfin, la loi de la propriété, cette loi contraire à la Religion, est la source de toute la misère de l'homme. C'est elle qui met ce Roi de la nature le plus souvent au-dessous de nous. L'homme, moins éclairé que moi, qui l'ai cependant été par lui, mais qui n'a et ne saurais avoir ses préjugés, l'homme a eu la stupidité de la porter cette loi, qui doit constamment et dans tous les temps, faire le malheur et la dégradation du grand nombre, sans rendre les grands et les riches plus heureux. Au lieu qu'avec la communauté de biens, l'amitié fraternelle, cette union des cœurs et des sentiments que prescrit la religion, ils jouiraient tous d'une félicité, dont hélas ! les animaux n'ont plus d'idée, que dans les pays où l'homme n'a pas encore pénétré. Mais où n'a-t-il pas été ? Je n'en sais rien, depuis qu'il a découvert le Pôle austral.

Ainsi, mes frères, ces hommes que vous croyez heureux, que vous imitez comme des êtres plus parfaits, ils se guettent, ils se prennent, ils s'enchaînent, ils se jettent dans des cachots où la céleste lumière ne saurait pénétrer. Ils se fouettent, ils se marquent d'un fer chaud, ils se mutilent, ils se pendent, ils se rouent, ils se brûlent, ils se décapitent, ils se torturent, ils se déchiquettent, ils s'empalent, ils s'ouvrent le ventre, ils se massolent, ils s'arrachent les yeux, ils se font rôtir au soleil⁴. Pourquoi ? Parce qu'il y en a parmi eux qui se sont emparés de tout et que d'autres sont obligés de leur en arracher une partie.

⁴ Supplice usité en Afrique. Le coupable est attaché sur le sable au soleil brûlant et il y fond en moins de trois heures (NDA).

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

On tue ceux-ci, peut-être a-t-on raison. Mais ce qu'il y a d'infâme, c'est le plaisir que prennent les vengeurs à torturer les malheureux. Les hommes sont si bêtes, malgré leur raison, ou si méchants, qu'ils font souffrir pour obtenir des aveux, qu'ils savent d'avance que les souffrances arracheront⁵... heureusement, ils ne commettent ce crime contre nature qu'avec leurs semblables!... Ne ferait-il pas mieux de corriger l'être raisonnable par la raison? Mais cela serait trop long! Ce qui me passe (apparemment parce que je ne suis qu'un singe), c'est comment les hommes n'ont pas fait depuis longtemps une réflexion bien simple, puisqu'elle m'est venue: depuis qu'on pend, etc, les hommes n'en sont pas meilleurs. Ne serait-ce point parce que la loi ne les rend point heureux, qu'ils deviennent coupables? Essayons de faire le bonheur public et particulier. Peut-être les hommes seront-ils bons lorsqu'ils seront moins misérables?... Si j'étais homme, je concevrais sans doute cet oubli de la part des hommes mais *Fiat lux!* Comme dit quelquefois le neveu de ma bonne Maîtresse⁶.

A chaque pas l'homme me révolte, tant il est inconséquent! Croiriez-vous qu'il a porté une main sacrilège jusques sur le mystère sacré de la génération! Il a empoisonné le plus sain des plaisirs, l'amour. Il a fait des lois si folles, à ce sujet, si peu observables, que personne ne les observe. Elles ne pourraient que rendre malheureux. Il a ôté la liberté à l'amour, essentiellement libre!...

A ce mot, si toute la Nature animée pouvait m'entendre, je la verrais frémir d'indignation et peut-être courir sus au Sacrilège! Oui, oui, il a ôté la liberté à l'amour. Non pour être obéi, mais pour avoir le plaisir de faire des coupables et des violateurs. Eh! L'homme méprisera quelqu'un de nous! Le serpent venimeux? Le chacal? L'Hyène? Le lion? Le Tigre? Le pongos intraitable? Regarde-toi donc toi-même, profanateur, regarde-toi! Qui de nous est aussi *turpe*, aussi vil? Qui de nous aime, comme toi, à se plonger dans un océan de malice et de turpitude? Il a été plus loin, le profanateur... Mais j'en parlerai tout à l'heure.

Vous savez, ou vous ne savez pas (car vous voyez sans voir, vous autres) qu'il y a des hommes de deux couleurs, des Noirs et des Blancs. Les noirs

⁵ La question préparatoire n'était pas encore abolie par le meilleur des Rois, à la sollicitation du chef actuel de la magistrature quand César-singe écrivait sa *Lettre* (NDA).

⁶ J'ai consulté les hommes là-dessus: ils m'ont ri au nez. L'égalité est impossible parmi eux, la capacité des esprits et les facultés corporelles sont trop différentes... Je le veux, mais l'humanité est une, et c'est elle qui devrait tout régler. (*Note de César*)

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

sont les plus anciens, si l'homme-Buffon a raison dans son système de la chaleur du centre de la terre; et n'eût-il pas raison, il me semble que ce dangereux animal, l'homme, est originaire des mêmes pays que nous autres Singes, c'est-à-dire d'Asie ou d'Afrique. Nos rapports avec lui en sont une demi-preuve, mais une preuve plus forte, parce qu'elle est physique, c'est qu'il y a cent à parier contre un, qu'un animal quelconque est originaire du climat où les femelles enfantent sans douleur. Or, il n'y a que les pays très chauds, comme la Mésopotamie, la Sicile, la Guinée, où la femelle humaine enfante ainsi: donc, l'homme en est originaire.

J'ai déjà dit que l'homme était méchant et qu'il l'était singulièrement contre lui-même. On le voit par toutes ses lois où il ne fait qu'épiloguer et où il semble craindre de ne se rendre jamais assez malheureux. Mais pour se convaincre de cette vérité, il faut voir comme il traite les Nègres! C'est une cruauté qui passe l'imagination et dont il n'use envers aucun d'entre nous.

Il semble qu'il ait peur de ne pas se dégrader assez lui-même, dans les êtres de son espèce. Il ridiculise, il moque jusqu'aux défauts de nature qui lui sont communs. Un officier des Colonies qui vient souvent chez nous, a vu un Maître s'amuser à faire jaillir au visage des ses amis le lait d'une Nègresse qui le priait en pleurant de le laisser pour son enfant. Il n'en aurait pas fait autant à sa vache. Un autre faisait faire à son esclave noire la montre forcée de ses... (suppression)... et prenait son texte là-dessus pour les raisonnements et les observations les plus honteuses sur le sexe de la mère!...

Ils se plaisent surtout à excéder les Noirs de travail, à les faire périr pour le moindre caprice, ou à leur faire essayer des tourments affreux. Ils calculent et pèsent leur nourriture. L'acte saint, par lequel la Nature nous reproduit tous, est profané avec eux de la manière la plus infâme. La malheureuse Nègresse est assujettie avec une brutalité, un mépris, une cruauté... le moindre manque de lubricité est vengé sur elle avec une barbarie... Souvent, son indigne Maître, après l'avoir plutôt humiliée que caressée, rougit de cette familiarité et la roue de coups.

Si le lendemain, ce traitement la porte à s'éloigner, il est capable de la déchiqueter... Frères qui avez vu les tigres, en agissent-ils ainsi? Mais ce ne sont peut-être que des individus mal organisés qui agissent ainsi? J'en conviens, mais voici, chers frères, la conduite ordinaire, celle que tiennent

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

les honnêtes gens, les Pères et Mères de famille, telle que l'a exposé devant moi, chez ma Maîtresse, l'officier français dont j'ai parlé.

— J'ai vu aux Antilles quelque chose de plus extraordinaire encore que les traits que je viens de citer, dit-il. C'était un jeune Nègre qu'on forçait à revenir auprès du fils de la maison, âgé de treize ans. Cet enfant, ou plutôt ce petit tigre, avait à la main une grande épingle qu'il s'amusait à enfoncer dans la chair du Nègre.

Ce malheureux noir faisait des cris horribles, tandis que sa mère, qui était de service dans la maison, pleurait à l'écart.

Révolté de cette barbarie, j'en fis avec feu des reproches aux parents du petit monstre et surtout à la mère. On se mit à sourire en me répondant qu'on reconnaissait bien là les Européens! — Il vaut mieux cela cent fois, ajouta-t-elle, qu'une familiarité avec les Nègres qui perdrait notre fils et les esclaves aussi. L'humanité et la faiblesse sont inséparables, avec ces sortes d'esclaves, et nous sommes charmés que l'enfant s'accoutume à être insensible pour eux. C'est le moyen de s'en faire obéir un jour.

Je priai qu'on l'empêchât, par rapport à moi et par simple politesse: on le fit, en lui promettant qu'on le dédommagerait par la permission de faire des coupures sur la peau du Nègre quand je serais parti. Mais le mutin, me regardant de travers, ne voulait pas obéir, tant ces enfants sont mal élevés! Il vint à moi avec son épingle et tâcha de m'en piquer. Je me levai transporté de fureur et je jurai aux parents sur mon honneur, que le s'ils ne contenaient à l'instant le petit monstre, je lui passais mon épée au travers du corps.

Le courage avec lequel je parlais les tira de leur indolence et intimidait surtout le petit malheureux. J'eus alors occasion de faire une observation nouvelle, c'est que la cruauté porte à la brutale luxure. J'avais déjà eu des indices de cette vérité, mais ceci m'y confirma. Le petit monstre tranquille ne tarda pas à se mettre à pleurer. Sa mère inquiète alla le caresser. Je l'aurais déchirée, si j'avais pu, tant j'étais indigné de la manière basse dont elle le flattait pour connaître le sujet de ses larmes.

A la fin, le petit Néron prononça un mot, que je n'entendais pas, (*kaki*), qui fit rire tout le monde. Aussitôt la mère appela la sœur du petit Nègre qui venait d'être si cruellement piqueté et lui ordonna de satisfaire l'enfant. La jeune Noire, âgée de dix-huit ans, fit un geste de répugnance: la mère se jeta sur elle comme une furie et lui donna cinq à six soufflets. Après une exhortation brutale, je vis de qui il s'agissait: le petit monstre

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

demandait à jouir de cette jeune fille qui fut obligée de le satisfaire. Je me levais aussitôt et le leur dit :

— Vous des Français! Vous!... vous êtes des monstres que j'abhorre, engendrés d'un tigre et d'une hyène. Je ne veux ni vous voir désormais, ni vous rencontrer, ni vous parler.

Je tins mon serment, j'allais ailleurs et je vis dès la première visite un Père *Natam ipsam ex Negrâ apertè mastuprantem*⁷.

Telles sont les mœurs de ces malheureuses Colonies, qui de temps en temps nous envoient des monstres, qui détériorent celles de la France, à peu près comme les Proconsuls romains corrompus en Asie, achevaient de détruire à Rome toute pudeur.

Vous voyez que les hommes ont d'autres hommes noirs pour esclaves, qu'ils mettent au-dessous des animaux. Autrefois, dans une ville qu'on appelle encore Rome, il y en avait de blancs, qui n'étaient pas moins avilis : un portier, par exemple, était attaché à sa porte par une chaîne, comme un chien, afin qu'il ne pût s'en écarter.

Mais, chers frères, voici quelque chose qui vous surprendra davantage.

J'ai dit que l'espèce humaine a des pauvres qui sont des scélérats, qu'elle pend et qu'elle roue. Elle en a d'autres qui ne sont que des lâches ou des infirmes. Depuis que ma raison est développée, je n'ai encore pu m'accoutumer à voir des pauvres parmi les hommes. Qu'est-ce qu'un pauvre? C'est un être dénué, infiniment au-dessous des insectes, des oiseaux, des souris et des rats. C'est un être isolé, qui n'a droit à rien sur terre, qui, privé des richesses sociales, n'a plus celles de la Nature, qu'il a sacrifiées originairement pour posséder les premières. Voilà donc cet être dominateur, doué de raison! Le voilà donc, ce fier animal, qui devenu plus vil que le dernier des animaux, n'a pas la liberté de pêcher sa nourriture dans la rivière qui abonde de poissons, de la chercher dans les forêts et les campagnes! Le voilà, au milieu des biens dont regorgent ses pareils, qui languit de faim et de misère!

Il ne peut, il n'ose porter la main aux fruits des vignes et des vergers pour donner un peu de rafraîchissement à sa bouche altérée, à sa poitrine haletante! Ce monstre cruel et vorace, le voilà qui languit! Ce roi de la Nature, le voilà subordonné aux lièvres, aux lapins, aux perdrix, aux fai-

⁷ César avait écrit ceci en français.

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

sans : qu'il y touche ! Les verges, les fers chauds, les rames sont prêtes pour venger les innocents animaux...

Ce n'est pas tout. Il y a des lois pour séquestrer et priver de l'air et de la liberté ce malheureux qui n'a rien. On lui ôte même ce qui lui reste, la liberté, précisément parce qu'il est pauvre. J'avouerai qu'ici, ma raison cultivée a été en défaut. J'ai cru, lorsque j'ai vu les pauvres qui ne profitaient pas du régime social, qu'on allait leur rendre la liberté naturelle, que le Souverain et le Magistrat n'allaient plus se mêler de leur conduite, que le contrat social, qui cessait d'être avantageux pour une des parties, allait être rompu. Puisque les riches ont tous les biens, qu'ils se tiennent en société. Mais moi, qui ne fais que perdre à l'association, j'y renonce, je l'abjure... Je croyais que le pauvre allait tenir ce langage, et que tout le genre humain n'aurait pu rien y répliquer. Mais je me suis trompé ! Les hommes ont une raison que je n'ai pas encore, parce que je ne suis qu'un Singe, sans doute. Ils veulent, par elle, que le pauvre se maintienne dans l'Association qui le prive de tout. Ils veulent qu'il l'aime, qu'il la chérisse, qu'il y vive péniblement dans des travaux insupportables, et s'il ne le fait pas, ils l'enferment !

Ô comble de l'abomination et de l'injustice ! (Du moins suivant ma raison bornée)... Pauvres ! Ô fous qui méritez votre sort ! Quoi ! Vous êtes assez lâches que de mendier au lieu de vous rendre indépendants par le travail ? Vous tendez la main humblement à vos Tyrans au lieu de vous servir de votre raison et de votre industrie pour vous élever à eux ! Vous méritez votre sort : travaillez, il est tant de nobles travaux ! Et ne mendiez pas !

A tous leurs usages, en vertu desquels ils se font journellement plus de mal que ne pourraient leur en causer tous les abus qu'ils veulent prévenir, les hommes ont ajouté les préjugés. Le chapitre de ceux-ci, mes frères, serait immense. Le préjugé achève de leur enlever ce que leurs lois leur avaient laissé. C'est ici, je l'avoue, où l'homme me paraît si misérable, que je le crois digne de la compassion du paresseux et du fourmiller d'Amérique, les plus malheureux de tous les êtres vivants.

Plus l'homme est riche, élevé, plus il a de préjugés, de liens qui l'attachent et le gênent. L'homme-Roi est le moins libre de tous. Ils sont astreints à mille petites insaisissables. Il est vrai que les grands tâchent de s'en dédommager en violant leurs lois fondamentales et surtout celles de la Nature. Et je trouve, moi, juge désintéressé, qu'ils ne peuvent guère faire

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

autrement. Car avec toutes les gênes de leurs conditions, les besoins factices, mais impérieux, que l'habitude de l'abondance leur donne, il ne serait pas possible qu'ils vécussent, ils sécheraient de chagrin et de douleur.

Ils ont des modes, des usages, des façons, des manières, un air, un ton, une politesse, des égards, des devoirs. On ne peut rien violer de tout cela sans une peine : plus ces modes, etc. sont futiles, plus tout en est indispensable.

Leurs *modes*, c'est la façon d'arranger les habits qui les couvrent. Cette invention des habits est fort belle ! C'est par elle, sans doute, que l'homme, fait pour les climats chauds, est parvenu peu à peu à s'accoutumer à tous et à s'emparer de tout le globe. Mais en est-il plus heureux ? Si vous voyiez les Samoyèdes et les paysans de la Sibérie !... L'homme, disais-je, arrange ses vêtements de mille manières. Il a des assujettissements continuels pour s'en fournir, en changer, les tenir propres. C'est même une des causes de son esclavage, que ces besoins-là, toujours renaissants, et ses Maîtres n'ont pas de meilleures entraves pour le contenir.

Les femmes surtout, se servent de leurs habits de la manière la plus singulière et en même temps la plus pernicieuse pour l'espèce humaine. Ce sont elles qui, par leur luxe, la mollesse où elles retiennent leurs maris, les dépenses multipliées qu'elles leur causent, ce sont elles, qui les rendent lâches, bas, aussi serviles avec le Maître, qu'avidés et cruels envers celui qui est moins puissant qu'eux.

Leurs *usages* consistent dans un million de minuties, vraiment risibles, qui servent de règle à leur conduite, lorsqu'ils parlent, qu'ils saluent, qu'ils rendent visite, qu'ils jouent, qu'ils font l'amour, qu'ils se marient, qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils meurent et qu'on les enterre.

Quant aux *façons* et aux *manières*, il ne m'est pas trop possible de vous expliquer cela. Ce ne sont que des nuances qui accompagnent la manière de se présenter, de parler, de rire, de marcher, de faire l'aimable. C'est un peintre qui pourrait en donner une idée, encore qu'il n'y suffirait-il pas. Il faudrait y joindre un danseur qui les exprimât au naturel. Ils en ont ici un, nommé l'homme-Vestris, qui est à leur Opéra (où je vais, ainsi qu'à leurs autres spectacles, habillé en petit nègre, c'est un plaisir que ma bonne Maîtresse me procure quelquefois), cet homme-Vestris, disais-je, peint avec une vérité frappante leurs façons et leurs manières, ce qui paraît les ravir d'admiration. Car ils battent des mains, comme nos frères de Malacca tapent des pieds, lorsque quelque chose leur fait plaisir.

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

La raison, je crois, pour laquelle cet homme danseur leur plaît tant, c'est qu'il rend avec grâce leurs ridicules façons, leurs manières fades et leur air indéfinissable.

Ils ont encore l'homme-d'Hauberval, qu'ils estiment autant et qu'ils aiment mieux, parce qu'il les peint dans la joie, qu'ils ne ressentent jamais et qu'ils ne connaissent que par lui. L'homme-Gardel a de même le plus grand mérite: ces danseurs expriment au naturel toutes les actions des hommes. Tandis que la femme-Guimard, qui me plaît au delà de toute expression, parce qu'elle peint la naïveté qui n'existe plus ici, et que j'aime à retrouver ainsi que les hommes, représente les actions des femmes. J'ai vu encore une femme-Halard, qui bondit fort agréablement, une femme-Théodore, qui danse délicieusement, une femme-Heinel, qui a, comme femme, toutes les grâces de l'homme-Vestris, etc.

Les hommes ont ensuite leur *politesse*, c'est-à-dire, des *façons*, des *manières*, un *air*, un *ton* affectés, par lesquels ils prétendent se rendre agréables à leurs semblables. Mais cette politesse est si fausse, qu'ils n'ont réellement pas envie d'être agréables, mais seulement de montrer qu'ils savent faire ce qu'il faudrait pour l'être. La politesse serait véritablement une chose excellente si elle était vraie. Seule, elle élèverait l'homme au-dessus de tous les animaux. Elle a plutôt quelque chose de divin que d'humain. Mais un être aussi méchant que l'homme envers lui-même ne peut avoir la véritable politesse. Il n'en a que l'écorce. La politesse n'est donc qu'un fardeau de plus qu'il s'est imposé, un masque avec lequel il déguise la laideur de son âme, un piège qu'il tend continuellement et péniblement, et dont il est sans cesse obligé de se défier et de se garantir. Voilà comme la méchanceté empoisonne tout!

Les *égards* sont la même chose. C'est une nuance de la politesse plus forte, plus respectueuse et dont ils abusent de même. A tout moment, ils ont la douleur de voir qu'on leur manque d'égards. Parce que les égards étant un peu plus gênants que la politesse, souvent les étourdis s'en dispensent et causent des chagrins cuisants à ceux qui croient qu'on leur doit beaucoup d'égards. Ainsi, tout chagrine et tourmente cet être, que nous autres animaux croyons un monarque heureux au premier coup d'œil!

La classe des *devoirs* est moins étendue, mais ils sont obligatoires et le manque en est bien plus désolant! Il y a des devoirs naturels, du moins pour l'homme, et d'autres qui ne sont que d'usages et d'institution. Les premiers sont les devoirs des enfants envers leurs parents, pères et mères,

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

des particuliers envers les ministres de la Religion, envers le Roi, les magistrats, les seigneurs de chaque ville ou village. Ces devoirs sont de nécessité, parce que sans cela, il serait impossible que la Société se maintînt en paix et en sûreté. Mais ils sont très pénibles et font de l'homme, de ce roi de la Nature, le plus asservi, le plus gêné, le plus contraint et par conséquent le plus malheureux de tous les êtres. Aussi quelques-uns de leurs auteurs qui ont envisagé le genre humain sous ce point de vue, n'ont-ils pas hésité à mettre l'homme, pour la liberté et le bonheur, au-dessous de tous les animaux.

Ajoutez à ces devoirs, ceux d'usage et d'institution. Ils achèvent d'écraser l'homme. Ceux-ci mêmes sont plus gênants, plus insupportables, plus tyranniquement exigés. Tout homme riche a droit aux devoirs et aux respects du pauvre, et comme ce droit n'est pas décidé, comme celui du Père, du Roi, du prêtre, du Magistrat, du Seigneur, le riche à qui l'usage l'accorde est toujours à l'affût des manques qu'on peut lui faire, pour exiger ces devoirs, ou se venger de l'oubli.

L'on n'imagine pas aisément combien la vie des hommes est troublée par là ! Le pauvre est continuellement tourmenté, harcelé, humilié, révolté, indigné. Le riche n'est guère plus heureux. A tout moment, il se croit blessé, lésé, bravé, méprisé, et il en devient plus furieux.

Je pourrais donner une idée juste de ce que les devoirs ont de pénible pour les hommes à ceux d'entre nous qui sont en esclavage, obligés de travailler, laver la vaisselle, tourner la broche par la plus grande chaleur, de moudre, etc. Comme tous ces devoirs ne sont pas dans la nature, les hommes sont obligés de s'étudier sans cesse pour n'y pas manquer. Au lieu que les devoirs du père envers les enfants, de la mère, etc., sont un plaisir, parce qu'ils sont naturels, ceux du Roi envers ses sujets, qui sont une imitation de ceux-ci, ne sont pas plus pénibles. Mais tous les autres, par lesquels il faut continuellement s'avilir, se soumettre, feindre, affecter, se déguiser de mille manières, prévenir, se priver, s'ôter jusqu'au nécessaire, etc., sont des supplices que tous les biens de la civilisation ne compensent qu'à peine.

Ô mes frères ! L'homme-Rousseau avait cent mille fois raison et l'homme-Voltaire, qui s'est moqué de lui, l'homme-P***, qui a voulu imiter l'homme-Voltaire, l'ont bien senti ! Mais l'homme-Voltaire ne voulait pas rendre hommage à l'homme-Rousseau qui lui était inférieur en richesses et même en esprit, mais supérieur en nerf et en philosophie. J'excuse l'homme-Voltaire. Il n'est pas d'un homme comme lui de reconnaître un

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

supérieur, et j'aime à voir ce noble orgueil, au défaut du plus noble encore qu'avait l'homme-Rousseau, de ne vouloir rien recevoir des hommes riches, qui par-là auraient cru l'acheter, tandis qu'ils n'auraient fait que s'honorer eux-mêmes en lui donnant.

Je viens enfin, mes frères, au dernier trait de mon tableau moral.

L'acte de la propagation est quelquefois, dans leurs idées, un grand crime! Mais je n'ai encore pu en entrevoir la raison. Il y a pour cet acte, le plus libre de tous, des entraves, des gênes, des prohibitions, que je ne pourrais vous faire comprendre. Je sens néanmoins qu'il en est de justes. Il est bien doux à tout être vivant d'être sûr de sa paternité! A une fille qui a donné ses beaux jours, de ne pouvoir être abandonnée dans sa vieillesse! Mais que le don des faveurs avilisse ces mêmes filles, les dégrade, les mette en dessous de nous, voilà ce que ni vous ni moi ne saurions concevoir! Que ne les empêche-t-on? Et si on les tolère par nécessité, pourquoi les punit-on?

Ceci me rappelle une autre inconséquence des hommes dans leurs lois: ils en ont porté pour faire pendre et rompre ceux qui voleraient et qui assassinaient. Vous croiriez, vous autres, mes frères, qui n'avez qu'un gros instinct, que l'homme va, en conséquence, diminuer les occasions de vol, d'assassinat, et retrancher les causes? Point du tout! Il les augmente! Il arrange les choses de façon que, par le prix qu'il donne aux richesses, par l'ostentation, l'insolence qu'il permet à ceux qui en jouissent, le désir qu'on en a devienne insurmontable. Il fait en sorte, par les sujets de haine et de vengeance qu'il autorise, qu'il y ait beaucoup d'assassins. Pour moi, je m'étonne qu'il ne rende pas la loi inutile, en laissant personne qui ait intérêt à la faire exécuter.

Il y a même des occasions où l'on croit que ce que je viens de dire va se réaliser: c'est lorsqu'ils font la guerre. Le meurtre, le vol, le viol, tous les crimes sont alors permis contre la nation voisine, comme si elle n'était composée que de monstres, issus d'un ennemi de la Nature. Cependant, leur Religion les rend doublement frères!

Je crois que les hommes, malgré leurs lumières, n'en sont pas encore venus à ce point de raison, de penser que chaque guerre fait plus de mal en une campagne, que cent belles lois ne peuvent faire de bien en cent ans. Ils sont à cet égard de vrais enfants, ou plutôt de vrais Singes. Aussi, leurs roues, et leurs gibets ont-ils de l'occupation, après leurs guerres insensées!

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

Tel est l'homme. C'est ainsi qu'il a fait une idole des richesses et qu'il n'a laissé aucun moyen honnête de les amasser. Car les moyens honnêtes sont si lents, que l'homme qui les emploie seuls, ne peut espérer de jouir que dans sa postérité, à moins qu'on n'ait choisi certains moyens illicites, tacitement tolérés, que les hommes feignent de regarder comme permis, en déguisant ce qu'ils ont d'odieux, comme d'opprimer les Provinces, d'affaïmer une armée, etc.

Que serait-ce, si je parlais à présent des opinions ridicules, superstitieuses, insensées des hommes qui habitent la Province et les campagnes ! Les détails en seraient infinis ! Contentons-nous de ce tableau.

Voilà donc l'homme, chers frères ! Voilà cet être dont vous enviez le sort, que vous croyez Roi du Monde ! Ah ! Vous seriez cent fois plus heureux que lui, s'il n'existait pas, pour troubler le repos de toute la Nature ! Il est esclave, avili, contrarié, tremblant, gêné, tourmenté, persécuté ; risquant à tout moment de finir sa vie par la corde, le fer ou le feu ; ayant ce malheur de prévoir tous ces maux, de les sentir des millions de fois avant qu'ils n'arrivent. S'il les évite, il est en proie à ceux de la nature. Une mort tranquille et accidentelle est pressentie par lui dès l'enfance, et abreuve de fiel tous ses plaisirs. Sa Religion augmente ses terreurs, car le nombre de ceux qu'elle console est si petit, qu'il ne mérite pas d'entrer en ligne de compte. Ses lois sont si mal faites, qu'elles causent autant de mal qu'elles en préviennent. Enfin, son esprit est si faux, que s'il lisait cette lettre qui ne contient que la pure et simple vérité, il dirait avec dédain : On voit bien que c'est un Singe qui écrit !...

Oui, heureusement je suis un singe, et partant, non soumis à vos lois impertinentes et à vos préjugés ridicules ! Je puis déraisonner sans craindre ni la corde, ni la roue, ni le fagot... A propos du fagot, savez-vous qu'à Malacca, en dépit d'un législateur humain, humble, doux, tolérant, on brûle sans pitié tous ceux qui ont des idées différentes de celles de la Nation qui domine ? Mais ces idées sont si éloignées de la véritable loi chrétienne, que j'imaginerais volontiers que si un ministre éclairé de ce pays-ci, allait y enseigner les maximes les plus saines, il serait pris, mis à la sainte inquisition et bien mitré, couvert d'un bon san-benito, brûlé tout vif.

Bien plus, moi, en France, je puis raisonner. Mais tout singe que je suis, au pays des Algarves, je serais brûlé, comme animé par le Diable, que je ne connais pas et qui ne s'amuse guère à posséder de pauvres singes. L'enfer où il demeure est un séjour bien digne de certains hommes ! Ils se sont

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

rendus justice et ils ont senti que quelques malheureux qu'ils soient en ce monde, cela ne suffisait pas encore pour punir et leur malice et toutes les peines qu'ils causent à leurs semblables ainsi qu'aux pauvres animaux.

Mais après avoir dit le mal, il faut ajouter le bien, afin de montrer que je suis impartial.

Le pays où je vis actuellement, chers frères, est gouverné par un jeune Monarque dont les louanges retentissent chaque jour à mes oreilles. J'entends dire à tout le monde, qu'il a un trait de ressemblance frappant avec son quadrisaïeul le Grand Louis. C'est qu'il excite la jalousie des Princes de toute l'Europe et surtout celle de ses ennemis. Mais s'il y a quelque avantage, il est du côté du jeune Monarque. On jalousait les victoires de son quadrisaïeul (qui n'est que son aïeul par la royauté, deux héritiers présomptifs étant morts avant de monter sur le trône). Et c'est la sagesse du jeune Monarque qui excite la jalousie de ses ennemis, l'admiration de toutes les Nations.

Les plus sages édits sortent du Cabinet des Sages qu'il a choisi pour ministres. Il maintient l'abondance, la sûreté, la joie et les plaisirs au milieu de son peuple, durant une guerre terrible. Pour moi, tout bête que je suis, je me sens transporté d'admiration et je ne saurais m'empêcher de m'écrier : — Voilà le véritable Père des Peuples, qui soutient l'honneur de la Nation et de la Couronne, sans rien ôter à la félicité publique !

C'est le chef d'œuvre du gouvernement, qu'aucun Roi n'avait encore exécuté avant lui, pas même le grand Frédéric, dont la Capitale a été mise à contribution, durant une guerre, où il fut toujours vainqueur?... mais aussi, jamais administration ne fut aussi sage que celle qui s'exerce sous ce jeune Monarque. On voit des hommes animés de l'amour de la Patrie et du bien public, n'employer leur puissance qu'au bonheur général, de sorte que les ministres français sont aujourd'hui le parfait opposé de ces Vizirs asiatiques que j'ai toujours vus précédés de la terreur, parce qu'ils ne savent que piller, faire bâtonner, emprisonner pour de l'argent, etc., etc.

Toute l'Europe est meilleure depuis quelques années. On y compte que de bons et de grands Princes. Mon Roi (car j'aime à me dire son sujet, et tout animal que je suis, le lien par lequel je tiens à l'humanité par ma mère, m'en donne le droit, outre que ce Monarque est si bon, qu'il ne dédaignerait pas mon hommage) mon Roi, est le premier, vu sa jeunesse, et tout ce qu'il a déjà fait. Il est excellent mari. Sa fidèle tendresse pour la plus belle,

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

la plus aimable, comme la plus noble et la plus relevée des épouses, réjouit tous les cœurs vertueux. Son affection pour ses deux frères n'est pas moins touchante. Il les chérit et il en est adoré. Sa conduite particulière est celle d'un homme vraiment bon. Après lui, je vois le grand Frédéric, qui a toutes les vertus de l'homme et n'a de défauts que ceux nécessités par la royauté.

Le frère de ma Reine, ce Prince si grand et si juste, que je ne place après Frédéric que parce qu'il est plus jeune, honore le trône et l'humanité. Je l'ai vu ici, grand de sa propre grandeur, sans appareil, sans suite, consoler l'humanité en excitant l'admiration. Le Héros de la Suède est de même un Prince patriote.

La Sémiramis du nord, comme l'appelle l'homme-Voltaire, fait tous les jours des prodiges. Elle est aujourd'hui ce que fut Louis XIV. Cet éloge est complet. Elle est victorieuse, l'arbitre des Nations et la protectrice des savants qu'elle vient de combler de ses bienfaits jusqu'en France.

On a vu à Paris le Roi du Danemark chercher à s'instruire et à connaître les Peuples les plus célèbres. L'Espagne est gouvernée par un Prince que son grand âge n'empêche pas de soutenir dignement le poids d'une double couronne, qui couvre deux hémisphères.

Le Pontife chrétien, sage vieillard, est le successeur du plus grand des Papes. Le Grand-duc se distingue par des lois dignes de son auguste frère. Naples et la Sicile, autrefois infortunées, n'ont plus à redouter que les éruptions du Vésuve et de l'Etna. Les Alpes sont dominées par un Prince ami de la justice. Enfin, nos ennemis, les Anglais, étonnent journellement l'Europe par les vertus mâles d'un Richmond, d'un Burke, d'un Fox, etc. Le Monarque de cette île est un excellent Prince, plein d'humanité...

Quant aux Européens en général, ils sont plus humains que jamais. La France surtout a érigé des autels à l'humanité...

Adieu, chers frères. Salut, repos, bonne nourriture, liberté. J'ajoute: Et ignorance sempiternelle.

ANNEXE

On demandera peut-être: Quel est le motif de la publication de cette Lettre? Est-ce de nous faire sentir davantage notre misère? Honnête lecteur, j'ai voulu vous montrer combien le genre humain s'est rendu misérable en s'écartant de la Nature et en cherchant le bonheur autrement que par les vertus sociales, et surtout par cette confraternité qui fait la base de la Religion chrétienne.

Avant de passer aux Notes de la Lettre d'un Singe, je vais donner ici quelques passages d'un livre nouveau, inconnu à mon ami.

On lit dans *Le Voyage du Capitaine Cook*, t. VI, p. 128:

«On pourrait presque les regarder (les habitants de Mallicolo) comme une espèce de singes, car ils sont très hideux, mal proportionnés, et à tous égards, ils diffèrent beaucoup des Nations que nous avons visitées dans la mer du Sud. Ces hommes d'une petite race, sont d'une couleur bronzée. Ils ont la tête longue, le visage plat et la mine de singes. Leurs cheveux généralement noirs ou bruns, sont courts et crépus, mais sans être aussi doux et aussi laineux que ceux du Noir d'Afrique. Leur barbe est forte, touffue, ordinairement noire et courte. Mais ce qui ajoute à leur difformité, c'est une corde qu'ils portent autour des reins, qui serre si étroitement leur ventre, que leur forme est celle d'une grosse fourmi.»

Ne se pourrait-il pas que César fût un de ces hommes? Et que l'Île Singe fût Mallicolo?

Page 476 du même Tome, on lit:

«Un de ces hommes (de la Nouvelle Calédonie) avait les cheveux parfaitement blonds, un teint beaucoup plus blancs que ses compatriotes et le visage couvert de rousseurs. La faiblesse des organes et surtout celle des yeux des individus anormaux qu'on a trouvée chez les Nègres d'Afrique et les habitants d'Amérique, des Moluques et des îles Tropiques de la mer du Sud, a fait croire qu'une maladie de père et de mère avait occasionné ces variétés. Mais nous n'aperçûmes dans cet homme aucun symptôme

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

de faiblesse, ni aucun défaut dans l'organe de la vue. Une autre chose doit avoir produit la couleur de ses cheveux et de sa peau. Mais ils sont forts indolents.»

Ceci ressemble beaucoup à nos *Hommes-de-nuit*. La vue faible des Albons vient de ce qu'ils ont forcé la nature en voulant agir de jour comme les autres hommes. Je ne cite le récit du Capitaine que pour prouver que les Albons dont il sera parlé dans les Notes du volume suivant ne sont pas des malades.

Vol. III, p. 369, le Voyageur anglais observe :

«Qu'on nous peint les Héros d'Homère comme des hommes d'une force et d'une grosseur plus que naturelles. Les chefs d'O-Tahiti, comparés au bas peuple, sont si supérieurs, par leur stature et l'élégance de leurs formes, qu'ils paraissent être d'une race différente. Leurs estomacs, d'une dimension prodigieuse, exigent une quantité extraordinaire d'aliments... On parle si peu de bas peuple dans l'*Iliade*, qu'on a lieu de croire qu'il était d'aussi peu d'importance que les *Tontows* de la mer du Sud»

Page 450 du même Vol. III : C'est Oreo, chef de l'île Ulietea qui parle :

«Il dit que, quoique nous eussions bien vu du pays, il nous citerait une île, que nous ne connaissons pas encore. — *Elle ne gît* (ajouta-t-il) *qu'à quelques jours de chemin. Elle est habitée par des géants monstrueux, aussi hauts que le grand mât et aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. Ces peuples sont bons, mais quand ils se fâchent contre quelqu'un, ils le prennent et le jettent à la mer comme si c'était une petite pierre. Si vous arrivez près de leurs côtes avec votre vaisseau, ils se rendront peut-être à gué à côté du bâtiment et ils le porteront sur leur dos à terre*».

Les gens du Capitaine regardèrent ce discours comme un badinage. Cependant, il paraît qu'Oreo parlait sérieusement, d'après ce qu'on vient de lire dans *la Découverte australe*.

Le Capitaine Cook, dont il est ici question, a été mangé par les Australiens, dans l'île d'O-why-hie, près de celle de Sandwich, en 1778. Ainsi, quelques-uns de ces peuples sont anthropophages. C'est eux apparemment qu'avait en vue l'Australien, en parlant des hommes-lions, serpents, etc.

NOTE À L'AVIS DE L'ÉDITEUR

Plusieurs naturalistes ont été du sentiment que les différentes espèces d'animaux pouvaient se mélanger et reproduire ensuite des êtres mixtes. Ceci rentre effectivement dans le grand système d'un animal unique, comme d'un seul végétal, pour tout le globe, mais, variés l'un et l'autre et gradués par toutes les nuances possibles pour chaque point de la surface d'où ils sont originaires.

Quoi qu'il en soit de ce système, plus fondé en raison qu'il ne le paraît au premier coup d'œil, du moins est-il certain que les espèces, même celle de l'homme, peuvent s'amalgamer avec les animaux, par génération.

— Il y a (dit un philosophe connu), des Noirs en Afrique qui ne parlent pas encore, parce qu'originellement, cette race est si grossière, qu'elle ne peut apprendre à articuler les sons avec justesse. Peut-être aussi cela procède-t-il de quelques défauts dans les organes. Ne pourrait-on pas dire qu'il en est de certaines races d'hommes, comme de quelques espèces d'arbres qu'il faut enter sur d'autres pour les perfectionner ?

Ainsi, d'une race muette et sans esprit il se forme par son mélange avec une autre plus parfaite, une postérité très différente de la tige ordinaire. Un auteur chinois a prétendu que les hommes sont une espèce de singes, plus parfaite que celle qui ne parle point.

Je suis fort éloigné d'adopter cette opinion ! Mais il est certain, que du commerce de l'homme avec eux, il naît une race qui a l'usage de la parole. Il en est de même de la conjonction de l'homme avec l'espèce des ours. On trouva il y a quelques années près de Moscou, dans la caverne d'un ours qu'on y força et au milieu de quelques petits ours, un enfant de neuf à dix ans, sans aucun langage. Il sortait vraisemblablement de cet animal et d'une femme. Car si c'eût été un enfant que l'ours eût enlevé, il aurait eu quelque langage, à moins qu'il n'eût été pris à la mamelle. Il est même probable que l'ours ne l'eût point épargné pendant tant d'années si la nature n'avait parlé en lui.

Telliamed.

NOTES DE LA LETTRE D'UN SINGE.

1° Un singe peut-il apprendre à lire et à écrire ? Pourquoi non ? Quoique le singe dont nous publions la Lettre ait la modestie de convenir qu'il n'a pas d'âme, il pourrait fort bien se tromper, puisqu'il descend d'une créature humaine, sa grand-mère maternelle. D'ailleurs, on verra dans la suite de ces notes qu'il y a des singes qui approchent si fort de l'homme, qu'il n'y aurait rien d'extraordinaire qu'ils fussent capables de perfectibilité, de raisonnement et de science.

Notre célèbre Montaigne prétend que les bêtes ont la même aptitude que l'homme à être instruites et que seulement nous n'en prenons ni ne connaissons les vrais moyens. M. de Buffon, dans son *Histoire du Castor* donne à entendre que sans l'homme qui épouvante et abrutit tout le reste de l'animalité, il y a des espèces qui certainement se fussent beaucoup perfectionnées. Montaigne avait puisé sa doctrine dans son propre esprit. Mais Porphyre, philosophe grec, pensait de même. Boulier, dans son *Système philosophique sur l'âme des Bêtes*, Amsterdam, 1728, et Ditton, *De la Nature de l'âme*, 1729, soutiennent que les bêtes ont une âme immatérielle, individuelle, etc. M. Delachambre, *Traité de la connaissance des animaux*, avait été de la même opinion en 1664. M. Legendre, *Traité de l'opinion*, l'a combattu par un mauvais raisonnement. Le médecin Sennert a de même soutenu la spiritualité de l'âme des bêtes, mais il disait que Dieu les tuait à leur mort. Jean Scot, disait au contraire, que l'âme des bêtes (spirituelle) ne périt point, parce que rien ne périt, mais qu'elle se résolvait dans ses principes (le feu apparemment). Saint Irénée (*Adv. Hæres.* l. 2, c. 64) avait dit de l'âme humaine elle-même, ce que dit Scot de l'âme des bêtes, *que comme elle a commencé d'être*, il serait naturel qu'elle finît, mais que Dieu la conserve par sa toute-puissance. Pythagore, plus ancien qu'eux tous, prétendait que l'animalité n'était qu'une espèce distribuée en différents genres, mais animée par des âmes de même nature.

Par tout cela, il est démontré, *a fortiori*, que notre singe, fort approchant de l'espèce humaine, a pu écrire. Mais fi ! du vilain système du P. Bougeant, qui fait animer les bêtes par des démons !

Il faut avouer qu'il y a des gens qui ont de vilaines singularités ! Il me

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

semble entendre de ces provinciaux mal élevés qui ne tirent leurs comparaisons et leurs plaisanteries que d'objets dégoûtants, sales, hideux ou effrayants.

Quant à l'Abbé de Villars, qui dans son *Conte de Gabalis*, fait animer les bêtes par des Gnomes, il est aussi fou, mais moins répugnant que le Jésuite.

(Les notes suivantes seront plus gaies et plus instructives que celles-ci.)

(2) Malacca est le nom d'un détroit, entre la Chine et la côte Coromandel. Voici la description que le P. Lecomte fait du Singe de Malacca. Il marche naturellement sur deux pieds, qu'il plie tant soit peu, à peu près comme un chien auquel on a appris à danser. Il se sert de ses deux bras comme nous. Son visage est presque aussi formé que celui des sauvages du cap de Bonne Espérance, mais son corps est tout couvert d'une laine blanche, noire ou grise. Il a le cri parfaitement semblable à celui d'un enfant, toute l'action humaine et les passions vives si marquées que nos muets ne peuvent guère mieux exprimer leurs sentiments et leurs volontés. Ils paraissent surtout d'un naturel fort sensible! Pour témoigner leur affection aux personnes qu'ils connaissent et qu'ils aiment, ils les embrassent, les baisent, avec des transports surprenants. Ils trépigignent de joie comme les enfants et frappent du pied lorsqu'ils se fâchent, ou de dépit, quand on leur a refusé ce qu'ils souhaitent avec beaucoup de passion. Quoiqu'ils soient fort grands, car ceux que j'ai vus avaient au moins quatre pieds de haut, leur légèreté et leur adresse sont incroyables. C'est un plaisir qui va jusqu'à l'admiration de les voir courir dans les cordages d'un vaisseau, où ils jouent quelquefois, comme s'ils s'étaient fait un art de voltiger, bien supérieur à celui de nos danseurs de corde. Tantôt suspendus par un bras, ils se balancent avec nonchalance pour s'éprouver, et tournent ensuite avec rapidité autour de la corde, comme une roue ou une fronde qu'on a mise en mouvement, tantôt prenant la corde successivement avec les doigts, qu'ils ont très longs, et laissant tomber tout leur corps en l'air, ils courent de toute leur force d'un bout à l'autre et reviennent avec la même vitesse. Il n'est sorte de figures qu'ils ne prennent, ni de mouvement qu'ils ne se donnent, se courbant en arc, se roulant comme une boule, s'accrochant des mains, des pieds et des dents, selon les idées bizarres que leur imagination leur fournit. Mais leur légèreté à s'élancer d'un cordage à l'autre, à trente et cinquante pieds, paraît encore plus surprenante. Pour en avoir le plaisir, nous les faisons

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

suivre par cinq à six petits mousses ou matelots stylés à cet exercice et accoutumés eux-mêmes à courir dans les cordages. Alors les singes, pour les éviter, faisaient des sauts si prodigieux, et glissaient avec tant d'adresse et de rapidité le long des mâts, des vergues et des plus petites manœuvres, qu'ils semblaient plutôt voler que courir. (*Mém. de la Chine*, t. 2)

Une personne qui connaît particulièrement notre singe, a prétendu faussement qu'il était issu de la mère à laquelle est arrivée l'aventure suivante, et qu'il en conserve quelque idée confuse. On a vu le contraire dans la préface. D'ailleurs il serait de l'espèce des Marmots, ce qui n'est pas.

La femme d'un capitaine espagnol étant sur mer et ayant été surprise en adultère par son mari, celui-ci, pour se venger de manière toute singulière, les exposa tous deux dans une île déserte où l'homme mourut peu de temps après. Or, il arriva que cette femme étant restée seule et destituée de tout secours, comme il y avait des singes dans cette île, un gros Marmot l'ayant rencontrée, s'attacha à sa compagnie, lui rendant toutes sortes de services, de manière que par force ou par adresse, il rendit cette femme enceinte et qu'elle accoucha de deux enfants. Mais au bout de trois ans, un vaisseau passant par là trouva cette pauvre femme, qui avait plutôt l'apparence d'un fantôme que d'une créature humaine. Elle était presque nue et d'une horrible maigreur. Elle conjura les gens de cet équipage de la tirer de la situation cruelle où elle se trouvait, ce qu'ils firent. Mais comme ils s'embarquaient, le singe qui n'avait pas osé les approcher et qui vit qu'elle s'en allait, devint si furieux, que s'étant jeté sur ses enfants, il les mit en pièces à la vue de cette femme et les lui jeta.

Cette infortunée créature fut amenée à Lisbonne, où l'Inquisition ayant été avertie de l'aventure, la fit prendre et mettre en prison (il faut avouer que ce Tribunal est composé de gens bien méchants ou bien sots!... Ils auraient fait brûler l'infortunée et moi je demande ce que Dieu leur aurait fait? Si la femme adultère fut renvoyée, celle-ci, infiniment moins coupable, ne l'étant pas même du tout, mais très malheureuse, aurait été traitée par Jésus avec la plus tendre compassion). Mais le cardinal Caëtan, pour lors Nonce du Pape, s'étant trouvé dans cette ville, il prit la défense de cette femme, exposa la violence qui lui avait été faite et la nécessité où elle s'était vue de souffrir l'accointance de cet animal qui l'avait nourrie de fruits sauvages pendant trois ans. Et ce bon cardinal la garantit ainsi du supplice.

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

(3) Ces singes s'appellent aussi Guenons, mais les nègres ne leur donnent que celui de Babouins (c'est le *cercopithecus* des Latins), ils sont infiniment plus rusés que les Sagouins. Ceux que les Hollandais appellent *Smitten*, sont d'une prodigieuse grandeur. Bosman en a vu de cinq pieds de haut. Leur laideur, leur hardiesse, leur méchanceté sont incroyables. Une troupe de ces grands singes se saisit un jour de deux esclaves noirs de la Compagnie anglaise, derrière le fort Wimba, et leur aurait crevé les yeux avec des bâtons qu'ils préparaient déjà, si d'autres esclaves n'étaient venus à leur secours (on est obligé de reconnaître ici un raisonnement).

Les Babouins sont plus gros que le singe ordinaire. Leur tête ressemble assez à celle d'un chien, mais leurs traits sont laids. Ils ont le devant du corps fort approchant du corps humain. Leurs dents sont fort grosses et bien tranchantes. Leurs pattes sont armées d'ongles et de griffes. Celles de devant sont fort semblables à des mains et celles de derrière à des pieds. Tout leur corps est couvert de poils, excepté les fesses qui n'en n'ont absolument point. Aussi sont-elles si pleines de cicatrices et d'égratignures qu'il semble même qu'il n'y ait pas de peau. Ces animaux sont d'une grande lascivité. Les mamelles pendent à leurs femelles sur la poitrine entre les jambes de devant. Lorsqu'ils se voient dans quelque grande détresse, comme lorsqu'ils sont vivement pressés par les chiens, ou qu'on les bat, ils soupirent, gémissent, crient et pleurent, comme des hommes épouvantés ou qui souffriraient de grandes douleurs.

Ces animaux aiment passionnément les raisins, les pommes et en général, tous les fruits qui croissent dans les jardins. De temps en temps, ils y entrent et ils sont assez souvent mal reçus par les chiens ou par les propriétaires qui les y attrapent. Mais surtout lorsqu'ils entrent dans une vigne où les raisins sont mûrs, ils se remplissent si fort qu'on les attrape et qu'on les tue aisément. Leurs dents et leurs griffes les rendent redoutables aux chiens qui ne les vainquent qu'avec peine, à moins que l'excès de raisin ne les ait rendus raides et engourdis.

On ignore ce que ces animaux mangent outre ces fruits. Gesner assure qu'ils ont l'adresse de prendre du poisson, qui fait partie de leur nourriture. Ils attaquent et tuent les Élans, les Buffles dont ils mangent la chair. Ce qu'il y a de certain, selon le témoignage oculaire des voyageurs, c'est qu'ils ne mangent ni poisson, ni viande, si elle n'est cuite et accommodée de la manière dont les hommes la mangent et qu'ils avalent fort avidement de la viande ou du poisson bien apprêtés (ainsi l'homme est carnivore).

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

S'ils aperçoivent quelque voyageur dans les champs qui prenne son repas, il faut qu'il soit bien attentif pour qu'ils ne lui enlèvent pas quelque portion de ses provisions, et lorsque le singe a pu réussir, il se moque pour ainsi dire du voyageur qui s'est laissé attraper. Il court à une certaine distance et se retournant tout à coup, il s'assied sur son derrière, tient ce qu'il a volé dans ses pattes de devant et fait comme s'il le tendait à quelqu'un. C'est tout comme s'il voulait dire au voyageur, qu'il n'a qu'à s'approcher et qu'il lui rendra ce qu'il a pris. En même temps il fait des grimaces et des postures si ridicules, que l'homme le plus mélancolique ne pourrait s'empêcher de rire.

Ces animaux observent entre eux une certaine discipline et ils exécutent tout avec une adresse, une subtilité et une prévoyance admirables. Quand ils pillent un verger, un jardin ou une vigne, ils font pour l'ordinaire ces expéditions en troupe. Une partie entre dans l'enclos, tandis qu'une autre partie reste sur le mur ou la palissade, en sentinelle, pour avertir de l'approche de quelque danger. Le reste de la troupe est placé au dehors du jardin, à une distance médiocre les uns des autres et forme ainsi une ligne qui tient depuis l'endroit du pillage jusqu'à celui du rendez-vous.

Tout étant disposé, les Babouins qui sont entrés commencent le pillage et jettent à ceux qui sont sur le mur les melons, les pommes, les poires, etc. à mesure qu'ils les cueillent. Ceux qui sont sur le mur jettent ces fruits à ceux qui sont en bas, et ainsi de suite tout le long de la ligne, qui pour l'ordinaire finit sur quelque montagne. Ils sont si adroits, si alertes, et ils ont la vue si prompte et si juste, que rarement ils laissent tomber ces fruits à terre en se les jetant les uns aux autres.

Tout cela se fait dans un profond silence et avec beaucoup de promptitude. Lorsque les sentinelles aperçoivent quelqu'un s'approcher, elles poussent un cri : à ce signal, toute la troupe s'enfuit avec une vitesse étonnante. Les jeunes qui ne sont pas bien accoutumés au manège montent sur le dos des plus vieux, où ils se tiennent d'une manière fort plaisante. On croit qu'ils punissent de mort les sentinelles qui n'ont pas bien fait leur devoir. Je regarde le fait comme très prouvé, voici sur quel fondement : Lorsqu'il arrive que quelqu'un de la troupe est pris ou tué avant que la garde ait donné le signal, on entend un bruit et un tintamarre furieux dès qu'ils se sont retirés sur la montagne où est le lieu de rendez-vous, et assez souvent, on en trouve qui ont été mis en pièces. On suppose que ce sont les sentinelles négligentes qui ont été punies.

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

Les Européens du Cap prennent quelquefois de jeunes singes qu'ils élèvent et nourrissent avec du lait de chèvre ou de brebis. Lorsque ces singes apprivoisés sont devenus grands, ils font une aussi bonne garde dans la maison pendant la nuit, que le meilleur chien qu'il y ait en Europe. (Pierre Kolbe, *Description du Cap de Bonne Espérance.*)

(4) Baltel raconte que dans les forêts de Mayomba, au royaume de Loango, on voit deux sortes de monstres, dont les plus grands se nomment Pongos, qui ont une ressemblance exacte avec l'homme, mais ils sont beaucoup plus gros et de fort haute taille. Avec un visage humain, ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs joues et leurs oreilles sont sans poils, à l'exception des sourcils qu'ils ont fort longs. Les mains sont nues comme les nôtres. Le reste du corps est velu, mais le poil n'est pas fort épais. La partie qui les distingue le plus de l'homme est la jambe, qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droit, en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite est dans les bois. Ils dorment sur les arbres, et s'y forment une espèce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs aliments sont des fruits ou des noix sauvages. Ils marchent quelquefois en troupe et tuent les nègres qui traversent les forêts. Ils tombent sur les éléphants qui viennent paître dans les lieux qu'ils habitent et les incommodent si fort à coup de bâton, qu'ils les forcent à prendre la fuite. On ne prend jamais de Pongos en vie, mais les nègres en attrapent de petits en tuant la mère. Lorsqu'un de ces animaux est mort, les autres couvrent son corps d'un amas de branches et de feuilles. On a observé qu'ils ne font aucun mal aux hommes qu'ils trouvent endormis et même à ceux qui ne les regardent point, comme l'a assuré un petit nègre qu'ils avaient retenu quelque temps dans leur société.

(5) Les Enjokos sont plus inconnus que les Pongos. Du moins Baltel n'en dit rien. Mais il y a grande apparence que c'est d'Orang-outang, ou Barris, dont on doit parler.

(6) Le prodigieux nombre de singes qui habitent la Côte d'or en Afrique prouve bien que ce pays est le berceau du genre humain, puisqu'il est encore le séjour de tant d'espèces qui avoisinent la sienne, mais qui n'ayant pas autant de capacité, n'ont point su, comme nous, se garantir de l'intempérie des saisons, trouver l'usage du feu, s'accoutumer à des nourritures apprêtées et succulentes dans les climats froids, et par-là s'y étendre et s'y

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

habituer, sans presque dégénérer. Les singes d'Afrique rendent les voyages par terre fort dangereux. Ils attaquent presque toujours un passant lorsqu'ils le voient seul. Sans doute en représailles des insultes continuelles qu'on leur fait, et ils le contraignent à se réfugier dans l'eau, qu'ils craignent beaucoup, et où ils n'osent le suivre (peut-être parce que le singe nage mal). Bosman assure avoir vu plusieurs exemples de la passion de ces animaux pour les femmes. L'espèce de singe qui ressemble parfaitement à l'espèce humaine confirme assez la croyance où sont les voyageurs, que dans certains cantons, les nègres se livrent aux plus grands désordres avec les singes. Les habitants de Scherbro appellent cette sorte de singes *Boggo*, et les blancs *Mandrill*. Smith en fait la description : il a véritablement la figure humaine dans toute sa grandeur. On le prendrait pour un homme de la taille moyenne. Ses jambes, ses pieds, ses bras, sont d'une juste proportion. Sa tête est fort grosse. Son visage plat et large sans autre poil qu'aux sourcils. Il a le nez fort petit, les lèvres minces, la bouche grande, la peau du visage blanche, mais extrêmement ridée. Ses dents sont larges et fort jaunes, ses mains blanches et unies, quoique le reste du corps soit couvert d'un poil aussi long que celui de l'ours. S'il ressent quelque mouvement de colère ou de douleur, il crie comme les enfants. On prétend que les mâles de cette espèce se saisissent des femmes lorsqu'ils les trouvent à l'écart et que leur passion les porte aux dernières violences. (T. 4. *Hist. des Voy.*)

(7) Le *Marmot*, est un singe dont l'espèce avoisine beaucoup celle de l'Auteur de cette Lettre. On prit un de ces singes dans l'île de Saint-Christophe de la manière suivante : On planta des cannes dans une terre qui était un repaire de ces animaux, dit le P. Labat, et nous sûmes nous embusquer environ une heure avant le coucher du soleil. Nous n'y demeurâmes pas fort longtemps sans avoir le plaisir de voir sortir des broussailles un gros singe qui, après avoir regardé exactement de tous les côtés, grimpa sur un arbre, d'où il considéra encore tous les environs. A la fin, il fit un cri auquel plus de cent voix différentes répondirent dans le moment, et incontinent après, nous vîmes arriver une grande troupe de singes de différentes grandeurs, qui entrèrent en gambadant dans cette pièce de cannes et commencèrent à les arracher et à s'en charger. Quelques-uns en prenaient quatre ou cinq morceaux qu'ils mettaient sur une épaule, et se retiraient en sautant sur les deux pieds de derrière. Les autres en prenaient un à leur gueule et s'en allaient en faisant mille gambades. Nous tirâmes, quand

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

nous eûmes assez considéré leur manège. Nous en tuâmes quatre, entre lesquels il y avait une femelle ayant son petit sur le dos, qui ne la quitta point. Il la tenait embrassée à peu près comme les petits nègres tiennent leurs mères. Nous le primes, on l'éleva, et il devint le plus joli animal qu'on pût souhaiter.

A propos de ce petit singe, il arriva une aventure au P. Cabasson, qui mérite d'être mise ici. Il avait élevé ce petit animal, qui s'affectionna tellement à lui, qu'il ne le quitta jamais. De sorte qu'il fallait l'enfermer avec soin toutes les fois que le Père allait à l'église. Car il n'avait point de chaîne pour l'attacher. Il s'échappa une fois, et s'étant allé cacher au-dessus de la chaire du prédicateur, il ne se montra que quand son maître commença à prêcher. Pour lors il s'assit sur le bord et regardant les gestes que faisait le prédicateur, il les imitait dans le moment, avec des grimaces et des postures qui faisaient rire tout le monde. Le P. Cabasson, qui ne savait pas le sujet de ces risées, reprit d'abord ses auditeurs avec assez de douceur. Mais, voyant que les éclats de rire augmentaient, il entra dans une sainte colère et commença d'invectiver d'une manière très vive contre le peu de respect qu'ils avaient pour la parole de Dieu. Ses mouvements, plus violents qu'à l'ordinaire, firent augmenter les grimaces et les postures de son singe et le rire de l'assemblée. A la fin, quelqu'un avertit le prédicateur de regarder au-dessus de sa tête ce qui se passait. Il n'eût pas plutôt aperçu le manège de son singe, qu'il ne put s'empêcher de rire comme les autres, et comme il n'y avait pas moyen de prendre cet animal, il aima mieux abandonner le reste de son discours, n'étant plus lui-même en état de continuer, ni les auditeurs de l'écouter.

(On croit observer, que chaque contrée a des singes différents, qui ne se mêlent pas, et que dans chaque Canton, on n'en trouve jamais de deux sortes. Ce qui prouve que ces animaux, aussi variés dans leur taille que les chiens, ont beaucoup plus de morale et que leur antipathie est fondée sur un sentiment approchant de celui que les hommes éprouveraient en pareil cas).

(8) Ce singe est un Silène, ou l'animal à figure humaine de l'île de Ceylan. Il est plus réfléchi que le singe ordinaire, ce qui l'a fait nommer Paresseux.

(9) C'est l'Orang-outang. Les naturalistes de pays (la Guinée) disent que

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

ces singes naissent du commerce que les femmes nègres ont avec les gros singes (*Voyez Dapper*, p. 393 et 583). Le Royaume de Congo est plein de ces animaux, qui portent aux Indes le nom d'Orang-outang, c'est-à-dire, habitants des bois. Cette bête, dit-il, est si semblable à l'homme, qu'il est tombé dans l'esprit des voyageurs qu'elle pouvait être sortie d'une femme et d'un singe. Un de ces animaux fut transporté du Congo en Hollande et présenté au Prince d'Orange Frédéric-Henri. Il était de la hauteur d'un enfant de trois ans et d'un embonpoint médiocre, mais carré et bien proportionné, fort agile et fort vif. Les jambes charnues et robustes, tout le devant du corps nu, mais le derrière tout couvert de poil noir. A première vue, son visage ressemblait à celui d'un homme, mais il avait le nez plat et recourbé. Ses oreilles étaient aussi de l'espèce humaine, son sein, car c'était une femme, était potelé, son nombril enfoncé, ses épaules fort bien jointes, ses mains divisées en doigts en en pouce, ses mollets et ses talons gros et charnus. Il était capable de lever et de porter des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il voulait boire, il levait d'une main le couvercle du pot et tenait le fond de l'autre, ensuite il s'essuyait proprement les lèvres. Il se couchait pour dormir la tête sur un coussin et se couvrait avec tant d'adresse, qu'on l'aurait pris pour un homme au lit. Les nègres font d'étranges récits de cet animal. Ils assurent que non seulement il force les femmes et les filles, mais qu'il ose attaquer des hommes armés. En un mot, il y a beaucoup d'apparence que c'est là le Satyre des Anciens. C'est sans doute de ces sortes d'animaux dont parle Mérola, lorsqu'il dit que les nègres prennent quelquefois dans leurs chasses des hommes et des femmes sauvages. (*H. g. des V.*, t. 5.)

§ Les singes Barris sont d'une très grande taille. On les accoutume dans leur jeunesse à marcher droits et ils se forment par degré à broyer les grains, à puiser l'eau dans lesalebasses, à l'apporter sur la tête et à tourner la broche pour rôtir les viandes. Ces animaux aiment si passionnément les huîtres, que dans les basses marées, ils s'approchent du rivage entre les rocs et lorsqu'ils voient les huîtres ouvertes à la chaleur du soleil, ils mettent dans l'écaille une petite pierre qui l'empêche de se fermer et l'avalent ainsi facilement. Quelquefois il arrive que la pierre glisse, et que le singe se trouve pris comme dans une trappe, alors ils n'échappent guère aux nègres qui les tuent et qui les mangent. (*Voy. de Barbot, Hist. gén. des Voyages*, t. 3. Troisième partie.)

Vincent Leblanc, dans ses *Voyages*, dit que les Barris sont gros et puis-

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

sants. Les habitants les prennent à la chasse avec des chausse-trappes et autres machines et mettent les petits dans des cages pour avoir ensuite les pères et mères. Ils les traitent un peu rudement et les font pleurer comme des enfants. Ils les font marcher à deux pattes, leur attachant celles de devant sur le cou avec un bâton, puis ils s'en servent pour divers besoins, comme pour aller quérir de l'eau dans une cruche, laver les écuelles, attiser le feu, aller tirer du vin, aller chercher de la viande à la boucherie, enfin, à toutes les nécessités de la maison. A travers tout cela, ils font toujours quelque friponnerie pour le manger, ou pour le boire, mais ils sont bien étrillés. Quand ils tournent la broche, c'est un plaisir de les voir sentir la fumée du rôti et tourner leur tête pelée, regardant d'un côté et d'autre si on les aperçoit. Car il faut être bien fin pour les empêcher de se régaler de quelque morceau de rôti, comme il arriva à quelques Portugais qui avaient convié certains marchands. Car comme on voulut dîner, on s'aperçut que le singe qui tournait la broche avait déjà escroqué avec beaucoup de subtilité les cuisses d'un coq d'Inde dont ils sauvèrent le reste. Le Maître ne voulut pas alors le battre, par la nécessité où il était d'être servi promptement. En effet, le singe donna à boire à tout le monde, rinça fort bien les verres, et lui-même, sur la fin, se mit à manger et à boire à son tour. En un mot, il réjouit beaucoup de convives par toutes les plaisanteries qu'il fit.

§ Je ne saurais me refuser à placer ici l'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre. Il paraît que l'espèce de singes qui l'occasionna était, ou des Orangs-outangs, ou des Pongos, ou quelque autre espèce de plus grands singes. On sait que les troupes macédoniennes marchaient toujours en bon ordre. Elles se trouvèrent dans des montagnes où il y avait beaucoup de singes et l'on y campa durant la nuit. Le lendemain, quand l'armée se remit en marche, elle aperçut à quelque distance, une quantité prodigieuse de singes qui s'étaient assemblés et rangés en escadrons. Les Macédoniens qui ne pouvaient rien soupçonner de pareil, crurent que c'était l'ennemi. On sonna la bataille, chacun se mit en marche et se disposa au combat. Mais Taxile, Prince du pays, qui s'était rendu à Alexandre, lui dit ce que c'était que cette armée prétendue et qu'il lui suffisait d'avancer pour la mettre en fuite.

§ Leur attachement les uns pour les autres est peut-être sans exemple dans le reste des animaux. On en peut juger par ce trait singulier que rapporte le Baron Tavernier. Revenant avec le Chef ou Président des Anglais, qui retournait à Surate, nous passâmes, dit-il, à quatre ou cinq

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

lieues d'Amenadab, près d'une petite forêt d'arbres qu'on appelle *Mangues*, où nous vîmes quantité de gros singes mâles et femelles et plusieurs de celles-ci qui tenaient leurs petits entre leurs bras. Nous avions chacun notre carrosse. Le Président anglais fit arrêter le sien pour me dire qu'il avait une excellente et curieuse arquebuse, et sachant que je tirais bien, me pria de l'éprouver sur l'un de ces singes. Un de mes valets, qui était du pays, m'ayant fait signe de ne m'y pas hasarder, je tâchai de dissuader le Président de son dessein. Mais malgré tout ce que je pus lui dire, il tua d'un coup d'arquebuse une femelle de singe qui demeura étendue entre les branches, laissant tomber les petits à terre. Je vis aussitôt arriver ce que mon valet avait prévu. Tous les singes qui étaient sur les arbres au nombre de plus de soixante descendirent incontinent en furie et se jetèrent sur le carrosse du Président qu'ils auraient étranglé, sans le prompt secours qu'on y apporta en fermant les portières et en mettant tous nos domestiques pour les chasser. Quoiqu'ils ne vinssent point à moi, je ne laissais pas de craindre la fureur de ces animaux, qui étaient gros et puissants, et qui poursuivirent le carrosse du Président près d'une lieue, tant ils étaient irrités.

§ Les nègres haïssent naturellement les singes, à cause des grands dommages qu'ils font dans leurs terres. Car quand ils entrent dans un champ de riz, de mil, ou de pois, ils en emportent tant qu'ils peuvent et en gâtent dix fois davantage. Ils découvrent les cases des nègres, quand ils n'y voient personne. Ils brisent toutes lesalebasses et les pots qu'ils y trouvent et emportent tout ce qui leur tombe sous la patte. Comme les Européens achètent les singes, cela n'a pas manqué de donner occasion à ces peuples d'attraper des rats et de les apporter pour les vendre, croyant qu'on les achèterait aussi bien que les singes, puisque les uns et les autres n'ont d'autre propriété que celle de faire du mal. Ceux qui vont souvent à la chasse des singes, observent de ne les tirer jamais que dans le visage. Les blessures qu'ils reçoivent en cet endroit les font tomber infailliblement, parce qu'y portant d'abord leurs pattes, ce mouvement les empêche de se saisir de quelque branche et de s'y attacher, de manière qu'on ne peut même avoir ceux qu'on a atteints, qu'après qu'ils sont expirés. Il arrive encore assez souvent qu'étant blessés et tombant de branche en branche, ils entortillent leur queue autour de quelqu'une, qui s'y raidit de telle sorte, qu'ils y demeurent suspendus après qu'ils sont morts.

§ Lorsqu'un Européen rapporte de la chasse cinq ou six singes qu'il a tués, il est reçu des nègres comme en triomphe. D'un autre côté, les sin-

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

ges s'aperçoivent fort bien des pièges qu'on leur tend et ne donnent pas deux fois dans le même. Ils ne connaissent pas moins leurs ennemis. S'ils voient un singe de leur troupe blessé d'un coup de flèche, ils s'empressent de le secourir. Si la flèche est barbue, ce qu'ils distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la retirer, ils en brisent le bois pour donner du moins à leur compagnon la facilité de fuir. Si un autre est blessé d'un coup de balle, ils reconnaissent la plaie au sang qui coule et mâchent des feuilles pour la panser. Les chasseurs qui tomberaient entre leurs mains, courraient grand risque d'avoir la tête cassée à coups de pierre ou d'être déchirés en pièces.

§ Un arabe avait un singe qui n'avait pas son pareil pour l'habileté. Ce singe, lorsque son maître sortait, avait accoutumé de se tenir dans la cuisine et de faire garde au coin du feu, pour empêcher que les faucons ne prissent quelque chose. Il y a au Caire de ces oiseaux en grande quantité et ils s'assemblent par troupes sur les maisons où ils sont toujours aux aguets pour tâcher d'attraper quelque morceau qui leur convienne, ce qu'ils font assez souvent, parce que les cheminées étant fort larges et peu élevées, il ne leur est pas difficile d'enlever quelque pièce du foyer et de l'emporter. Il arriva donc un jour que l'arabe, après avoir mis au pot un morceau de viande, sortit, et fut fort longtemps avant que de revenir, de sorte que le pot ayant trop bouilli, la viande demeura toute découverte. Un faucon qui était aux aguets sur le haut de la cheminée, ayant aperçu cette viande, elle lui fit envie, et il hasarda de l'enlever. Il y réussit, et étant descendu, il prit la viande et l'emporta par la cheminée. Le singe qui se vit attrapé, se mit à regarder tristement en haut, et comme s'il eût raisonné en soi-même sur le mauvais traitement que son maître lui ferait à son retour, pour s'être ainsi laissé duper, il tâcha de l'éviter par quelque tour d'adresse. Il raisonna donc à peu près de cette manière: sans doute que celui qui a fait le coup, après qu'il aura mangé sa proie, reviendra voir s'il n'y a pas quelque autre chose à emporter. Et comme il n'y avait plus de feu, il se mit dans le pot, et tournant en haut ses fesses pelées, il ne douta pas que le faucon ne les prît pour un morceau de viande. En effet, cet oiseau étant revenu et regardant du haut de la cheminée, ne manqua pas de fondre sur ce qu'il voyait dans le pot, et le singe qui le vit venir, se tourna habilement, saisit le faucon, lui coupa la tête et le mit dans le pot. Le maître étant revenu et ne trouvant plus son dîner, regarda le singe avec colère. Mais cet animal se mettant à sauter, tira le faucon du pot, se mit dedans, en la même posture qu'il s'y

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

était mis la première fois, et montra par plusieurs gestes, qu'il fit, comment le faucon avait dérobé la viande et la manière dont il l'avait attrapé et l'avait mis dans le pot. On peut aisément juger par cet échantillon, combien les singes peuvent fournir de matières à de semblables contes. (De Corneille le Bruyn, t. 2. du *Voy. en Égypte.*)

(10) Singe de Ceylan qui a la lèvre supérieure comme le lièvre (il y a des becs-de-lièvre parmi les hommes).

(11) Singe à museau de chien, ce sont des babouins.

(12) Il a la face horrible et est un peu cynocéphale.

(13) Singe à tête de lion (la tête de plusieurs animaux se trouve implantée sur le corps des singes, ce qui semble des essais de la Nature pour parvenir à l'homme.)

§ Au royaume de Ceylan, dans le pays de Bambouc, on trouve des singes blancs et d'un aussi beau blanc que les lapins les plus blancs que l'on voit en France. Ils ont les yeux rouges et sans leur queue et leurs oreilles, il serait difficile de ne pas s'y tromper. Ils sont, comme les autres singes, fort doux et fort dociles dans leur jeunesse, mais l'âge développe leur naturel malin, et en ce point, ils ne le cèdent à pas une autre espèce, de quelque couleur qu'elle puisse être. Soit par amour pour leur patrie, soit pour quelque autre raison qu'on n'a pas encore pénétrée, on n'a pu jusqu'à présent en apporter en vie, seulement jusqu'au fort Saint Louis. Ils sont si délicats ou si attachés à leur pays, qu'ils ne veulent plus manger et se laissent mourir, dès qu'ils en sont dehors. On ne peut pas dire que ce soit la perte de leur liberté qui leur cause la mort, car ils s'embarrassent peu d'être enchaînés dans leur pays. Ils y vivent et mangent à merveille. Mais ils ne veulent pas en sortir. C'est là sans doute la cause de leur mort, et c'est bien dommage ! Car ce sont les plus jolis animaux du monde, et à leur malice près, rien n'est plus agréable, ni plus divertissant.

§ Dans le même royaume, il y a une espèce de singes d'un roux si ardent, qu'il approche du vrai rouge, de sorte qu'il semble qu'ils soient peints de cette couleur. Ils sont gros et un peu lourds. Les nègres les appellent Patas. « Je ne crois pas, dit le P. Labat, qu'il y en ait au monde de plus réjouissants. Ils descendaient les uns après les autres du sommet des arbres où ils

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

étaient, et venaient file à file jusqu'au bout des branches les plus voisines des bâtiments, et quand ils avaient considéré les hommes qui y étaient, ils se mettaient tous à crier et à faire des sauts, des gambades et les postures les plus plaisantes. Ils s'en retournaient après cet exercice pour faire place à d'autres qui venaient à leur tour considérer les barques et ce qui était dedans. A la fin, il y eut quelques uns d'assez familiers pour jeter dans les bâtiments de petits morceaux de bois sec. On répondit à leur jeu par quelques coups de fusil qui en tuèrent et en blessèrent plusieurs et aussitôt la guerre fut déclarée. Ils se mirent tous à crier d'une manière extraordinaire et à jeter dans les barques des branches sèches et même des pierres qu'ils prenaient la peine de venir ramasser à terre. D'autres se contentaient de faire des grimaces et d'autres faisaient leurs ordures dans leurs pattes et les jetaient sur les gens qui étaient dans les bâtiments. A la fin, pourtant, ils se retirèrent, parce que les coups de fusil en abattirent tant, qu'ils virent bien que la partie n'était pas égale.»

(14) Petites espèce de singes, très impatients et qui préfèrent la mort à une situation incommode.

§ La plus jolie espèce des petits singes (Loyer, *H. g. des V.*, t. 3), est ceux qu'on nomme Sagouins. Ils ne sont pas plus gros que le poing. Les uns ont le dos noir et le ventre blanc avec de longues barbes. D'autres sont gris sans aucun poil au visage, ni aux mains et de la grosseur d'un chien médiocre. D'autres sont d'une grosseur extraordinaire, furieux et capables de se défendre contre les nègres, lorsqu'ils sont attaqués. Les Issinois les appellent des hommes-sauvages et prétendent que la crainte du travail est la seule raison qui les empêche de parler. Ces étranges animaux se bâtissent des cabanes dans les bois et s'assemblent en troupes pour ravager les champs des nègres. Au mois de janvier 1702, le matelot du fort, qui était en même temps le chauffeur de la garnison, blessa un de ces gros singes et le prit. Le reste de la troupe, quoique effrayée par le bruit d'une arme à feu, entreprit de venger le prisonnier, non seulement par ses cris, mais en jetant de la boue et des pierres. Ils étaient en si grand nombre, que l'homme fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter. Enfin, il amena au fort le singe blessé et lié d'une corde très forte. Pendant quinze jours, il fut in-traitable, mordant, criant et donnant des marques continuelles de rage. On ne manquait pas de le châtier à coups de bâton et de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par degrés,

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main et de réjouir toute la garnison par ses souplesses et son badinage. Dans l'espace de deux ou trois mois, il devint si familier, qu'on lui accorda la liberté et jamais il ne marque la moindre envie de quitter le fort. Les petits singes de cette espèce, que les Anglais nomment *Monkeis* (petits moines), ont le poil noir de la longueur d'un doigt, la barbe blanche et fort longue.

(15) Encore plus petit que le Sagouin, et de la même beauté. Leur poil est court, mêlé de gris, de noir, de blanc et de rouge. La plupart ont la poitrine et la barbe blanche.

(16) Le Gariba est au moins de la grandeur du renard et viole les négresses.

(17) Singe du Brésil qui sent le musc.

(18) Grand Cébus d'Angola, qui a la couleur du loup et la tête de l'ours.

(19) Singes de Guinée à barbe blanche, ou sans barbe, qui sont de grands sauteurs.

(20) Singe rare de l'Inde, qui ressemble au castor.

(21) Singes blancs dont la barbe est noire, ou noirs dont la barbe est blanche, ces derniers nommés Wanduru?

(22) C'est encore le Babouin.

(23) Ce singe rit des dents.

(24) Singe à tête de renard.

(25) Les Cercopithèques sont des singes à queue et par conséquent moins rapprochés de l'espèce humaine.

Il y a encore beaucoup d'autres espèces de singes. A la Côte d'or, en Guinée, on voit des singes à tête noire et barbe blanche, à peau mouche-

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

tée, au dos marqué de grosses raies noires et à queue de même couleur, d'autres ont seulement le nez blanc. Les *Gates-paules*, sont de la couleur du chat sauvage, ils ont de longues queues et le museau blanc.

Enfin, pour terminer ce qui regarde les singes, on trouve dans les forêts de l'île Bornéo, des hommes sauvages, auxquels cette épithète n'est pas seulement donnée dans le sens qu'on applique à quelques nations non civilisées, mais elle emporte à leur égard toute la propriété qu'elle peut avoir. Car, quoiqu'ils ne diffèrent en rien de l'espèce humaine dans la disposition des membres et dans la manière de s'en servir, néanmoins l'usage de la parole leur manque et leur genre de vie est tout à fait le même que celui des Brutes. Au reste, ce pourrait être des hommes. Si les sourds muets ne parlent point, parce qu'ils n'ont jamais entendu parler, des sauvages, dont le peu d'idées n'aura pas nécessité le besoin d'expressions compliquées, peuvent être restés sans langage et n'avoir qu'un cri inarticulé. Mais ce cri même indique qu'ils pourraient parler, avec de l'instruction.

Les singes d'Afrique se servent de bâtons, raisonnent, pillent par détachements, se passent les fruits de main en main, emportent le millet en s'en faisant des ceintures et fourrent les tiges coupées dans ces ceintures. Ils font les sentinelles et ils montent la garde. Punissent la sentinelle qui s'est laissée surprendre, etc. Ils se chauffent aux feux allumés par les hommes, les mains derrière le dos, mais ils ne savent pas les entretenir. Il n'y a qu'un pas, avec de l'instruction, ils les entretiendraient. Avec une éducation soignée, quelques individus rares apprendraient une langue et même à écrire.

Avant de terminer ces notes, j'ai quelques observations à faire sur plusieurs articles de la critique de la Lettre.

La première, est sur les lois pénales.

Certainement, quoi qu'en dise César-singe, elles sont absolument nécessaires, par la raison même que les hommes tiennent plus de la brute qu'ils ne veulent se le persuader et que la raison n'a pas assez d'empire sur eux pour réprimer seule leurs passions. La légitimité des peines établies par le chef de la Société, ou par le Corps républicain, n'a pas besoin d'être prouvée. On doit seulement les diriger, moins à la vindicte du délit qu'à l'exemple pour l'avenir. Les cruautés inutiles et secrètes doivent être absolument bannies. Par ce principe que l'homme qui a forfait, quoique

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

inexcusable aux yeux de la Société, dont il a blessé les droits, l'est toujours un peu, quant au for intérieur. Ç'a été, ou faiblesse ou emportement ou tentation violente ou occasion imprévue. Un philosophe qui a examiné le commencement et la gradation des crimes, les compare aux fleuves : petit ruisseau d'abord, qui serpente en se jouant dans la prairie et qui n'inspire aucune terreur, il se fortifie peu à peu par des crues nouvelles et insensibles. Bientôt il entraîne, et rien ne peut lui résister. Il creuse des gouffres profonds où tout se perd et s'engloutit. C'est encore, si l'on veut, une faible étincelle, qui devient par le souffle des passions, un effroyable incendie. Le passage de l'action innocente au crime est presque insensible. Jusques-là qu'un autre philosophe regardait tous les coupables comme les victimes d'un malheureux hasard. Mais les punitions exemplaires et terribles répriment. Elles avertissent l'homme porté à franchir le pas, que l'échafaud, la honte, la douleur et la mort l'attendent au-delà.

2° La séquestration des mendiants est une loi pleine de sagesse, ainsi que la punition des déserteurs. Mais on sent sous quel point de vue un être naturel en verrait l'exécution. Ce ne sont donc pas ces deux lois nécessaires que César-singe a prétendu fronder. Il donne à entendre seulement qu'il ne devrait y avoir ni pauvres, ni guerres entre les êtres qui sont frères. A examiner la loi contre la mendicité, elle ne peut avoir, par la suite, que les plus heureux effets : elle repoussera loin de nous ces parasites échappés des Nations voisines. Elle pourrait contribuer à faire aimer davantage le travail aux Règnicoles, en le leur montrant comme l'unique ressource et, par-là même, contribuer à l'amélioration des mœurs du peuple, etc. Mais il faut avouer qu'il se glisse une infinité d'abus dans la manière dont les pauvres sont enlevés. Cela ne devrait pas dépendre des Exempts ni des Commissaires. Il faudrait que le sort de ces malheureux fût décidé par des personnes plus sûres, au nombre desquelles, je mettrais toujours les curés, avant qu'ils pussent être privés de leur liberté. Enfin, le but de la Lettre va plus loin encore. Il inculque aux riches, qui seuls la liront, que la possession de leurs biens est injuste, s'ils en abusent. Qu'ils n'y ont qu'un droit précaire et de convention, mais non foncier et naturel, ce qui ne peut que les rendre humains et justes.

3° Ceci me mène aux carrosses et au luxe. Certainement c'est un très grand abus, que l'excès de luxe, tel qu'il existe aujourd'hui en Europe,

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

et surtout dans les Capitales. Il n'y a qu'une forme de biens et de commodités. Si quelques-uns en prennent les trois quarts et demi, où sera la portion des autres ? Il n'y a qu'un certain nombre de bras pour les travaux utiles. Si vous en ôtez la moitié pour les travaux de fantaisie, la subsistance doit devenir plus difficile et plus chère. Le luxe est un monstre qui dévore sourdement le genre humain en paraissant le caresser. Il détruit des générations et corrompt les mœurs. Il n'a que ces inconvénients : s'ils n'effraient pas, qu'on le protège.

4° La prostitution est fille du luxe et de l'oisiveté. Voilà ses deux sources. Mais la tolérance en est-elle nécessaire ? Oui, je réponds oui, affirmativement, en dépit des puristes. Mais les prostituées font tant de mal, que je ne crois la prostitution tolérable qu'en prenant exactement, et sans différer, les précautions indiquées par le *Pornographe*. Cet ouvrage a fait rire les sots, gémir les dévots bornés. Il n'a été compris que par les gens sages. C'est une preuve de sa bonté. (Je me réserve à traiter l'article de la prostitution philosophiquement dans *le Hibou*).

5° L'indissolubilité des mariages n'est pas naturelle, il est vrai. Mais elle a mille avantages politiques qui l'ont fait consacrer. Elle est la source du bonheur pour les honnêtes gens. Mais, puisque le mariage est indissoluble, quelle attention ne devrait-on pas apporter avant de la contracter ! Pourquoi cet état est-il tombé dans l'anarchie parmi nous ? Quel est le Royaume où l'on voit deux rois égaux en pouvoir ? Quelle Nation pourrait subsister avec ce régime ? C'est pourtant le gouvernement que les philosophes ont voulu introduire dans l'intérieur des familles, afin, sans doute, de profiter de la division des époux, pour *adultérer* la femme insubordonnée ! J'ose le dire hautement : ou détruisez l'indissolubilité, ou rétablissez la subordination. Mais l'un est bien plus facile que l'autre chez un peuple policé au degré où le sont les nations européennes : c'est la subordination qu'il faut rétablir. Je conçois aisément ce qui l'a détruite parmi nous. C'est qu'elle n'y est pas aussi nécessaire qu'en Asie et dans les autres climats chauds, où l'esclavage des femmes est indispensable, sans quoi, tout serait bouleversé. Mais une moindre nécessité n'est pas une raison d'anarchie absolue.

6° La politesse est louée par César singe, comme la première des vertus

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

sociales, ou plutôt comme la réunion de toutes ces vertus. C'est qu'en effet, la vraie politesse les renferme toutes. Qu'est-ce que la politesse? C'est la conduite d'un être social, qui ne se permet non seulement rien d'offensant ou d'injuste, mais qui apporte une attention obligeante à ne rien faire qui ne soit agréable. Un homme poli tient toujours les autres contents de lui, soit par ses discours, soit par ses actions. Il ne lui échappe aucune parole qui puisse porter dans l'âme de ceux qui l'écoutent, une idée ou une sensation désagréable. Loin de là, il ne dit que des choses flatteuses, qui les rendent aussi contents d'eux-mêmes que de lui. S'il lui échappe quelquefois des vérités fortes, qui doivent nécessairement déplaire, la politesse les lui fait non déguiser et farder, car alors ce serait adulation, flatterie et pis encore. Mais elle répand sur son discours le charme de l'intérêt qu'il prend au bien de ses semblables. C'est l'amour qu'il a pour eux qui le fait parler, etc. Quant aux actions de l'homme poli, ce qui les distingue, c'est qu'elles sont exemptes de tout ce qui peut choquer aucun de nos sens, de même que notre esprit, rien de hideux, rien de désagréable, rien d'indécent ne les déforme. L'homme poli évite tout ce qui peut révolter les autres, en même temps qu'il cherche tout ce qui peut flatter leur goût, réjouir leur vue, ou leur odorat, plaire à leurs oreilles, etc. Voilà quelle est la vraie politesse qu'il serait à souhaiter qui fût universelle et plus vraie, car le grand monde n'en a que l'écorce, la classe du milieu, la réalité sans l'écorce et le bas peuple, n'en a ni l'écorce, ni la réalité.

La sublimité des vertus de nos ministres a été jusqu'à frapper César-singe. Cependant, comme j'ai un ouvrage particulièrement destiné à célébrer la sagesse de l'Administration actuelle, comparée à celle du héros d'un conte irlandais, je m'abstiendrai d'en parler ici. Mais voici quelque chose de relatif au magistrat bienfaisant qui veille à la sûreté de la Capitale et qui s'acquitte des importantes fonctions de la place, autant en particulier vertueux qu'en magistrat éclairé. Également attentif à faire régner l'abondance dans cette ville immense et à la rendre agréable et saine pour ses habitants, ce chef de la police a proposé, par la voie du *Journal* le plus répandu, de trouver un moyen d'opérer la plus grande propreté des rues, qui ajoutât à ceux qu'on emploie. Je saisis l'occasion du premier ouvrage que je publie pour exposer ce qui m'a paru propre à procurer la *propreté* et la *salubrité*.

La malpropreté des rues, depuis l'augmentation des carrosses, a pour cause seconde, la manière de balayer, qui n'a aucun ordre. Chacun balaye

LETTRE D'UN SINGE AUX ÉTRES DE SON ESPÈCE

à une heure différente, plus ou moins négligemment. Il arrive de là que ceux de la partie la plus basse d'une rue, balayant les premiers, ceux du haut détruisent un instant après leur ouvrage, en leur envoyant une marre d'eau. Il faudrait donc, outre l'attention, très négligée, à faire bien balayer, il faudrait établir une règle invariable qui fit commencer le balayement par la partie supérieure de chaque rue et même de chaque quartier plus élevé, dirigeant cette opération de manière qu'elle fut simultanée quoique successive. Les commissaires veilleraient à ce que les matières à demi liquides fussent soigneusement relevées et contenues, au lieu d'être poussées par en bas. Enfin, il faudrait que le balayage et l'enlèvement des boues se fit très matin dans les quartiers les plus fréquentés, où les pieds des hommes et les carrosses peuvent les épandre. Je me persuade, d'après ce que j'ai tous les jours sous les yeux, qu'une pareille police, rigoureusement suivie, aurait l'effet désiré.

Quant à la salubrité, elle résultera de la propreté des rues, des petites cours (ce dernier article est absolument négligé), et du rafraîchissement du pavé lors des grandes chaleurs. L'Ordonnance de police à ce sujet, est absolument éludée, elle a même un effet contraire. Pour arroser efficacement, il faudrait que chaque maison jetât plusieurs seaux d'eau de puits nouvellement puisée et pure. Cette eau est séléniteuse, donne moins de vapeur que celle des rivières et rafraîchit bien davantage. Au lieu de cela que fait-on? (Car pour les choses d'utilité publique, les hommes se conduisent comme s'ils étaient destitués de raison) chaque cuisinière jette sur le pavé brûlant les eaux grasses et fumantes de la vaisselle, ou même des urines. Il s'élève de ces eaux une vapeur fétide, qui serait dangereuse, si cet arrosage sale n'était encore très ménagé.

Il est presque impossible d'assujettir les habitants à se conformer aux règles que je viens de proposer. Il faudrait peut-être des balayeurs et des arroseurs publics bien surveillés. Chaque particulier serait obligé de laisser puiser à son puits, etc.

Fin des Notes de la *Lettre d'un Singe*.

LETTRE D'UN SINGE AUX ÊTRES DE SON ESPÈCE

Table des matières

Avis de l'Éditeur.....	3
Lettre d'un Singe aux êtres de son espèce.....	6
Annexe.....	29
Note à l'avis de l'Éditeur.....	31
Notes de la Lettre d'un Singe.....	32



© Arbre d'Or, Genève, avril 2005

<http://www.arbredor.com>

Photo de couverture : D.R.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / JBS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA) et sa diffusion est interdite.